

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 5 Mars 1874.

No. 10.

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



DURANT les deux ou trois premiers jours, Clémence s'était beaucoup occupée de lui. Elle lui savait gré d'avoir laissé partir Juliette pour rester avec elle. Puis elle craignait toujours que, cédant à quelque lubie, il ne se décidât à rejoindre Mme Bartelle. Au bout de deux ou trois jours, cette crainte diminua naturellement et les actions de Valentin baissèrent d'autant.

Le major du 27^e, sir Henri Dawson, était un beau garçon de trente-cinq ans, appartenant à une grande famille et possédant une belle fortune. Il avait l'usage du monde, et de plus, la réputation d'un intrépide chasseur. A la mort d'un vieux parent, il devait hériter du titre de lord et d'un magnifique domaine.

En attendant, il faisait une cour fort assidue à Mme Martigné, au grand désespoir de son ami sir Richard Overnon.

Celui-ci venait épancher ses chagrins dans le sein de Mazeran, et les deux rivaux, toujours amis, maudissaient de concert la coquetterie de celle qu'ils adoraient, tout en jurant chaque jour de l'oublier.

Pour divertir ces dames, ou plutôt Mme Clémence Martigné, — car, sauf un vieux lieutenant borgne, nul ne se préoccupait de Geneviève, — les

officiers organisaient chaque jour quelque partie de plaisir.

Un matin ils apprirent qu'une bande d'élans et de gnous rayés était à deux ou trois milles de Coleberg.

Ils proposèrent à Mme Martigné de faire une partie de chasse de ce côté. Clémence accepta avec empressement. Ce n'était pas qu'elle aimât follement la chasse ; mais elle était enchantée de tout ce qui ressemblait à une fête ou à une partie de plaisir. Puis, cela lui offrait une occasion de mettre son amazone et certain petit chapeau qui lui allait à merveille.

Arrivés à quelque distance de la prairie où paissaient les gnous, les élans et les *springboks*, le major Dawson prit les devants pour faire cerner ces animaux par les cavaliers européens et hottentots, qu'il avait amenés.

Valentin, qui rongea son frein depuis une heure, remplaça le brillant major auprès de Mme Martigné.

— Voyons, Clémence, lui dit-il, combien de temps va durer ce manège ?

— Comment, ce manège ?

— Comment veux-tu que j'appelle autrement ta coquetterie envers M. Dawson ?

— Le major est un homme charmant. J'ai grand plaisir à causer avec lui.

— Cela se voit de reste.

— Voyons, Valentin, ne me tourmente pas, tu abuses de tes privilèges de cousin. Capitaine Dawson, quels sont ces beaux oiseaux qui voltigent là bas ?

Et poussant son cheval à côté de celui du capitaine, la coquette jeune femme abandonna Valentin à sa colère et à sa jalousie.

— M. Dawson, Enf. 201

Grâce à l'excellente race de chevaux qu'on trouve dans la colonie, et aux nombreux haras des boërs, tous les officiers étaient bien montés. Aussi la chasse fut-elle menée rapidement.

Le gnou ne tarda pas à fléchir. Il fit un dernier effort pour atteindre l'étang, mais les chiens le rejoignirent et se jetèrent sur lui. Il se défendit vaillamment des pieds et des cornes.

Le sang coulait à flots sur la robe d'un bleu grisâtre marquée de raies irrégulières du *bluewildebeest*. Ses petits yeux farouches annonçaient la rage et la détresse. Sa crinière était couverte de boue et de sang. Malgré son héroïque résistance, il fut bientôt renversé par les chiens. Un des chasseurs termina son agonie en lui tirant à bout portant un coup de carabine.

XXV.

Tandis que, pour donner la curée aux chiens, on ouvrait le gnou rayé, l'arrière-garde des chasseurs rejoignait les premiers arrivés.

Les aboiements des chiens et les cris des chasseurs firent lever une quantité d'oiseaux qui se tenaient cachés dans les joncs de l'étang. Ils tournoyèrent quelque temps au-dessus de leur retraite habituelle en poussant des cris discordants ; et finirent par se poser au milieu de la pièce d'eau, dont les bords étaient entourés d'une épaisse couche de boue desséchée.

Sur cette vase croissait un fouillis de plantes et d'arbustes, au milieu desquels resplendissaient d'admirables fleurs aux couleurs vives et brillantes.

Une de ces fleurs surtout attira l'attention de Mme Martigné et lui fit pousser un cri d'admiration. C'était une fleur disposée par petits groupes, dont le rouge éclatant ressortait sur un feuillage, d'un vert presque aussi sombre que celui du lierre.

—Dieu ! quelle jolie coiffure on ferait avec cela ! s'écria Clémence.

—D'autant plus que cette fleur se conserve très longtemps, lui dit le major Dawson, qui avait repris sa place auprès d'elle.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'en procurer ?

—Pas ici, du moins, répondit le major.

—Pourquoi donc ?

—Parce que cette lisière d'herbes et de plantes rampantes que vous voyez autour de l'étang est l'asile d'une quantité de serpents, dont la morsure serait mortelle. Ces étangs sont tellement redoutés que les animaux eux-mêmes n'osent y venir boire.

—Quel dommage ! dit Clémence avec une petite moue chagrine. Je me serais fait, avec ces fleurs, une si jolie coiffure pour le bal que vous nous donnez demain !

—Vous n'avez pas besoin de cela pour être la plus belle, répondit galamment le major, qui, malgré son intrépidité bien connue, n'était pas assez insensé pour risquer sa vie à satisfaire le caprice d'une femme qu'il trouvait fort aimable, mais dont il n'était nullement amoureux.

Sir Richard Overton fit un mouvement pour se diriger vers l'étang, mais M. Dawson le saisit par le bras.

—Êtes-vous fou ? lui dit-il. Vous vous exposez à une mort affreuse pour une fleur que vous ne pourrez même pas atteindre !

Mme Martigné joignit ses instances à celles du major, et passa son bras sous celui de sir Richard, afin de mieux retenir le jeune Anglais, à qui son héroïsme valut un sourire et un regard qui le firent tressaillir de joie.

Appuyé contre un arbre à quelques pas du groupe, Valentin avait tout entendu. Le regard et le sourire que Clémence venait d'adresser à sir Richard et la manière affectueuse dont elle s'appuya sur son bras froissèrent le cœur de Mazeran. Déjà assombri par le mécontentement qu'il éprouvait de sa propre conduite, il était dans une de ces dispositions d'esprit où tout nous blesse et nous apparaît sous les plus tristes couleurs. Irrité contre lui-même et contre les autres, il éprouvait ce profond dégoût des hommes et de la vie qui envahit quelquefois notre âme.

Il jeta son fusil sur son épaule, s'arma d'un long bâton qu'il prit à l'un des Hottentots et s'avança tranquillement vers la lisière de verdure qui bordait l'étang.

Un cri d'effroi partit de toutes les bouches. Le major et les autres officiers s'élançèrent pour le retenir. Il les repoussa en souriant et continua d'avancer en dépit de leurs amicales représentations.

Outre le sentiment de jalousie qui pousse tout amoureux froissé à se venger d'une ingrate en lui prouvant sa supériorité sur ceux qu'elle lui a préférés, Valentin céda encore à l'entraînement de l'amour-propre national. Quoique bon cavalier et bon tireur, il n'était pas de force à lutter, sous ces deux rapports, contre les intrépides chasseurs du 27^e, qui avaient sur lui l'avantage de l'expérience et de l'habitude. Aussi était-il heureux de faire à son tour ce qu'aucun d'eux n'avait osé faire.

En dépit des instances des officiers anglais et des cris de Clémence, notre écervelé continua donc sa route vers l'étang.

Quoique son cœur battit avec violence et que la pensée des serpents fit courir de temps en temps un frisson dans ses veines, il marchait la tête haute et le sourire aux lèvres. Au fond, il eût mieux aimé attaquer tout seul un lion, un rhinocéros ou un buffle, enfin un ennemi qu'il pût combattre ouvertement, que d'affronter la morsure lâche et sournoise d'un serpent contre lequel il n'aurait peut-être pas même le temps de se défendre. Tout en avançant au milieu des herbes, il songeait au danger qu'il courait et se reprochait déjà son insigne folie.

—L'autre jour, se disait-il, je n'ai pas eu le courage d'accompagner Juliette et ses pauvres petites filles, que j'avais juré de protéger ; et maintenant me voilà en train d'exposer ma vie comme un imbécile, pour satisfaire le caprice d'une coquette qui se moque de moi.

Comme il achevait ces mots, les herbes remuèrent tout près de lui. Une sorte de sillage imprimé à leurs tiges révéla la fuite de quelque animal rampant. A quelque distance devant lui, il crut apercevoir d'autres animaux levés autour d'un arbuste.

Il tressaillit et jeta involontairement un regard vers la terre ferme. La vue des nombreux spectateurs qui le suivaient des yeux, fit cesser la courte hésitation qu'il avait éprouvée.

—C'était une insigne folie que d'entreprendre cette aventure, se dit-il, mais maintenant que j'ai commencé, ce serait une lâcheté que de reculer. Il ne sera pas dit que, devant tous ces Anglais, un Français n'ait pas osé faire ce qu'il avait promis. En avant !

Et passant sa main sur son front humide de sueur, il se dirigea résolument vers la touffe de fleurs.

Quelque pas plus loin, un serpent jaune d'or dressa devant lui sa large tête, couverte d'une sorte de calotte, qu'il balançait à droite et à gauche com-

me s'il cherchait de quel côté mordre l'audacieux qui troublait son sommeil.

Valentin, qui tenait de la main gauche son bâton et de la main droite une longue baguette de rifle (fusil à un coup), frappa lestement de cette baguette le cou du *geele-slange* ou *kooper-kaupel* (serpent coiffé), qu'il sépara presque du corps. Puis, repoussant le serpent qui cherchait encore à se traîner vers lui, il lui enfonça dans le dos la pointe en fer de son bâton et le cloua sur la vase.

Il continua ensuite sa route, choisissant tous les endroits où la croûte de vase lui paraissait la plus solide, et surveillant d'un œil vigilant le moindre mouvement des herbes.

Comme il arrivait aux touffes de fleurs, un serpent moins long, mais bien plus gros que le premier et de couleur plus sombre, se jeta sur Valentin. Cet animal, qui n'était autre qu'un *puff-ader*, ou grosse vipère à la morsure mortelle s'était lancé à rebours, c'est-à-dire du côté où se trouvait la queue, en se repliant comme un acrobate. Surpris par cette évolution imprévue, Valentin faillit être mordu. Ce ne fut que par un mouvement instinctif, qu'il exécuta avec son bâton une véritable parade qui heurta le corps du *puff-ader* et le détourna forcé du jeune Français.

—Prenez garde à vous ! lui crièrent en même temps plusieurs voix.

Il se retourna vivement et aperçut, à huit ou dix pas de lui, un serpent de deux à trois mètres de long, excessivement mince et couleur gris-rouillé, qui se dirigeait vers lui avec une singulière rapidité, en balançant au-dessus des herbes sa tête brune dont les yeux vitreux brillaient de colère et de méchanceté.

C'était un *mæmba*, le plus terrible, le plus agile et le plus redouté de tous les serpents africains.

Valentin porta machinalement la main à sa ceinture, mais il avait laissé ses pistolets dans les fontes de sa selle, et son couteau de chasse était trop court pour qu'il pût s'en servir dans cette occasion.

Il se retourna précipitamment pour lancer un coup de bâton au *puff-ader*, qui était revenu sur lui. Au même instant, une détonation retentit, et le *mæmba*, la tête fracassée par une balle, s'abattit presque aux pieds de M. Mazeran.

Effrayé sans doute par la détonation, le *puff-ader* prit la fuite et s'éloigna lentement en traînant dans la fange, son corps, que le bâton de Valentin avait dû blesser en plus d'un endroit.

Valentin jeta un rapide regard autour de lui. Ne voyant plus rien qui décelât l'approche d'un serpent, il cueillit précipitamment quelques grappes des fleurs si vivement désirées par Clémence, et se mit en route pour sortir de l'étang.

Au premier plan, sur la rive, se tenaient sept ou huit officiers, le fusil à la main et l'œil fixé sur le chemin que parcourait le téméraire jeune homme. Dawson et Overnon, qui avaient tiré ensemble sur le *mæmba*, rechargeaient précipitamment leurs fusils. Derrière eux, la foule bruyante et gesticulante des Hottentots se livrait à la pantomime animée, habituelle à ces messieurs.

Quelques serpents montrèrent sans doute leurs têtes hideuses au-dessus des herbes, tandis que Valentin opérant son retour, car cinq ou six coups de feu partirent de la rive. Un gros serpent qui se tenait tout près du bord et qui semblait guetter le passage de M. Mazeran, fut aperçu par l'œil vigilant de M. Dawson, et reçut presque en même temps deux balles qui l'abattirent sur la vase desséchée. La partie supérieure, de son corps se débattant dans les herbes cherchait encore à se traî-

ner vers Valentin, mais le bâton ferré de ce dernier en fit promptement justice. En examinant plus tard ce bâton, il vit que les dents du serpent y avaient marqué leur empreinte.

Lorsque Valentin sortit enfin de l'étang, un tonnerre d'applaudissements accueillit son arrivée. Richard s'élança vers lui et le reçut dans ses bras avec une émotion si vive que Valentin en fut profondément touché.

Le major Dawson, trop brave lui-même pour ne pas admirer le courage des autres, tendit la main au jeune Français, et serra celle de Valentin avec une sincère émotion.

Les autres officiers en firent autant.

Quant à Frédéric, qui s'était faulxé entre les jambes des officiers, il sauta d'un bond au cou de Valentin et l'embrassa en criant *bravo* comme les autres de toute la force de sa petite voix.

Malgré sa coquetterie, Clémence éprouvait une sincère affection pour son cousin. Au fond, c'était peut être, après son fils, l'individu qu'elle aimait le mieux. Malheureusement l'ambition, la coquetterie, l'amour-propre, etc., partageaient son cœur avec cette affection.

En voyant Valentin s'exposer à un péril si grand pour l'amour d'elle, Clémence avait éprouvé de cruelles inquiétudes. Son cœur, cependant, n'avait pu se défendre d'un mouvement d'orgueil. Deux ou trois fois son regard s'était arrêté involontairement sur le groupe des officiers anglais comme pour leur dire.

—Voilà comment je sais me faire aimer, moi !

Elle n'avait pas eu néanmoins le courage de suivre des yeux la dangereuse entreprise de son cousin et s'était retirée à l'écart, la tête cachée dans ses deux mains. Quand les cris de la foule eurent annoncé l'arrivée de Valentin, elle accourut vers lui ; rassurée maintenant sur le compte de Mazeran, elle se préoccupait déjà de l'opinion du monde, c'est-à-dire des gens qui l'entouraient en ce moment. Aussi avait-elle profité de cet empire sur soi-même que donne l'usage des salons pour composer sa figure et retenir le premier mouvement qui la portait à se jeter dans les bras de son cousin.

Avec les dispositions de ce dernier, à tout voir en ce moment sous les couleurs les plus sombres, il ne pouvait manquer de mal interpréter le sang-froid plus ou moins réel de Mme Martigné. Il sera d'un air glacial la main qu'elle lui tendait et ne répondit que par un sourire presque ironique aux reproches affectueux qu'elle lui adressa.

Au lieu d'offrir à Clémence les fleurs qu'il avait failli payer de sa vie, il les déposa tranquillement dans le wagon, comme s'il n'avait pas entendu le souhait que Mme Martigné avait exprimé quelque temps auparavant au sujet des fleurs.

Clémence le suivit d'un œil étonné, mais l'amour-propre l'empêcha de faire aucune observation.

En approchant de Colesberg, les chasseurs rencontrèrent un chariot suivi d'une dizaine de chiens et de six chevaux conduits, en laisse, par des Hottentots.

—Dieu me pardonne ! s'écria un lieutenant qui marchait en avant avec Valentin, voici Morton et Mac-Bray.

Les officiers galopèrent jusqu'au wagon. Au bruit des pas de leurs chevaux, deux Européens sortaient du chariot et poussèrent un hurrah joyeux.

Toute la bande des officiers du 27^e se trouva bientôt réunie autour des nouveaux venus, qui n'étaient autres que les deux chasseurs que Mme

Bartelle avait rencontrés sur sa route. Tout en racontant à leurs amis les principaux épisodes de leur voyage, Morton et Mac-Bray vinrent à parler de la jeune et jolie Française qu'ils avaient vue quelques jours auparavant.

Valentin, à qui on répéta leurs paroles, s'approcha bien vite pour obtenir des nouvelles de sa cousine.

Morton lui expliqua dans quelle circonstance, il l'avait rencontrée et ne lui dissimula pas les inquiétudes qu'il éprouvait pour elle.

—Ce qui a contribué, surtout, dit-il, à me donner des soupçons sur le guide, c'est la direction qu'il faisait suivre à Mme Bartelle. Ils avaient déjà beaucoup dévié de leur route, et cependant cet homme connaît trop bien le chemin de Kuruman pour s'être trompé aussi grossièrement.

—Que supposez-vous alors ? demanda Valentin vivement inquiet.

—En vérité, je ne sais, répondit Morton, mais une sorte de pressentiment me dit que cette aimable et courageuse jeune femme est exposée à quelque trahison. C'est au point que si l'expiration de nos congés ne nous avait forcément rappelés à Collesberg, Mac-Bray et moi, nous serions restés auprès d'elle pour la protéger au moins jusqu'à ce qu'elle eût regagné la route de Kuruman.

—Oh ! certainement, s'écria Mac-Bray ; le cœur m'a saigné en quittant ces pauvres petites filles, si jolies et si douces.

—D'autant plus, reprit Morton, que Mme Bartelle avait l'air trop souffrante, en dépit du courage avec lequel elle cherchait à le cacher.

—Pauvres petites ! répéta Mac-Bray, qui avait un enfant de l'âge de Cécile et d'Emma.

Un frisson d'inquiétude et de remords traversa le cœur de Valentin. Il se trouvait lâche et ingrat d'avoir ainsi abandonné sa cousine et les deux enfants de Juliette.

—Je partirai cette nuit même pour les rejoindre, se dit-il. Que Dieu me pardonne mon retard et me permette d'arriver à temps !

Aussitôt de retour à Collesberg, il donna l'ordre à Joseph et à ses domestiques hottentots de commencer les préparatifs du départ.

A la fin du souper, il annonça qu'il comptait se mettre en route la nuit même, avant le lever du soleil. Chacun se récria contre ce départ précipité, mais le jeune homme tint bon.

—Attends trois ou quatre jours seulement, et nous partirons avec toi, lui dit Mme. Martigné.

—Je ne puis.

—Trois jours seulement.

—Il faut que je parte immédiatement.

—Attends deux jours... voyons deux jours.

—Pas un seul. Je suis trop inquiet pour cette pauvre Juliette et ses chers petits anges.

—Deux jours seulement.

—Non, Clémence ; si j'arrivais trop tard, jamais je ne me le pardonnerais. Je me fais déjà de cruels reproches d'avoir laissé partir Juliette tout seule avec ce Morany.

Overnon et Valentin, ainsi que leurs domestiques, passèrent la nuit à faire les préparatifs de son départ. Les bagages et les provisions les plus indispensables pour un si long trajet avaient été soigneusement empaquetés et chargés sur le dos de trois chevaux que conduisaient en laisse Joseph Furetal, et deux domestiques hottentots, montés eux-mêmes sur trois autres chevaux.

Outre les chevaux qu'il possédait déjà, Valentin en avait achetés trois à des officiers de la garnison, et l'obligeant sir Richard lui avait, de plus, prêté deux des siens.

Enfin, M. Morton avait cédé à Valentin un domestique Bichuana, qui avait accompagné les deux officiers dans leur excursion de chasse et qui connaissait parfaitement le pays. De son côté, le major Dawson, qui s'était pris d'amitié pour l'aventureux et brave jeune homme, l'avait forcé d'accepter un fusil de Manton, avec divers ustensiles de chasse. Plusieurs officiers lui remirent en outre des lettres, pour quelques chefs Béchuanas, dont les tribus se trouvaient disséminées sur la route.

Emu et reconnaissant de toutes ces prévenances faites avec un réel intérêt, Valentin embrassa affectueusement sir Richard et les braves officiers du 27^e, et partit à six heures du matin pour rejoindre sa cousine Juliette.

(A CONTINUER.)



LE PORTEFEUILLE ROUGE.

PREMIÈRE PARTIE.—LA COMTESSE DE KÉROUAL.

I.—L'auberge du Chevreuil d'Argent.



ARIE-JEANNE ?

—Voilà, bourgeoise.

—Es-tu descendue à la cave, ma fille ?

—Oui, bourgeoise, et j'ai monté du vin, comme vous me l'avez dit. Les deux paniers sont là, dans le bas de l'armoire.

—Que fait ce paresseux de Jean-Louis ?

—Il est à l'écurie ; il vanne l'avoine pour les chevaux des rouliers et pour le bidet de ces pauvres diables qui sont arrivés dans une mauvaise carriole dont le charron ne donnerait pas trois écus.

—Ah ! oui, les faiseurs de tours, les saltimbanques ... !

Si l'auberge du *Chevreuil d'Argent* n'avait que des pratiques comme celles-là, je crois, Marie-Jeanne, que nous ne ferions pas fortune.

—Ah ! bourgeoise vous en pouvez juger.

—Mais ils ont l'air de braves gens tout de même, la femme surtout.

—Et puis leur petite fille est jolie comme un cœur. C'est-il dommage d'habituer un amour d'enfant comme ça à des métiers pareils ! pas vrai bourgeoise ?

—M'on avis est, que tu as raison, Marie-Jeanne, mais c'est leur affaire et non point la nôtre. Où en est le souper ?

—Il va bien, le souper. Encore quelques tours de broche et le gigot sera cuit à point, et le dindon aussi. Quant au ragoût de veau aux petits oignons, à l'étuvé de carpes et au civet de lièvre, flairez-moi ça bourgeoise. Ça embaume !

—Débarrasse la table et mets le couvert pour les rouliers et les saltimbanques.

—Ça sera fait dans l'instant.

—As-tu préparé tout dans la petite salle pour le souper de M. le docteur ?

—Oui, bourgeoise.

—Tu n'as pas oublié la bouteille de vin de la Moselle de 1835 ?

—Je l'ai montée avec les autres.

Ce digne M. Perrin, il faut le soigner ! Un si bon jeune homme ! un vrai savant ! Il a fait ses études à Paris, rien que cela ! Avons-nous assez de chance que le vieux Gérardmer se soit laissé mourir, lui qui était toujours bougon, pestant, jurant, tempêtant et refusant de se déranger sitôt qu'il tombait de la neige ou du verglas, et que le docteur Perrin soit venu le remplacer !

Les paroles qui précèdent venaient d'être échangées entre dame Monique Clerget et Marie-Jeanne, sa servante, dans la salle basse de l'unique auberge du petit village de Rexviller, dans les Vosges, à six lieues d'Epinal.

Dame Clerget, robuste femme d'une cinquantaine d'années, bien conservée, veuve d'un époux qu'elle avait, de son vivant, conduit à la baguette, mais rendu fort heureux, nonobstant, dirigeait avec intelligence et succès l'hôtellerie du *Chevreuil d'Argent*.

Notre récit commence avec le mois de Mai de l'année 1847.

Au dehors, la nuit allait succéder au crépuscule, mais une nuit sereine et que, des myriades d'étoiles étincelant au firmament rendaient transparente et lumineuse.

Sept heures sonnèrent.

Trois ou quatre rouliers en blouse, coiffés de chapeaux mous à larges ailes et la pipe aux dents, firent irruption dans la salle, saluèrent bruyamment Mme Clerget et demandèrent à grands cris leur souper que Marie-Jeanne s'empressa de leur servir.

Ils venaient de s'attabler depuis quelques instants et jouaient des mâchoires et des gobelets avec une satisfaction visible, quand de nouveaux personnages entrèrent à leur tour, mais d'une façon silencieuse, timide en quelque sorte.

Ces nouveaux venus (que nous avons entendus nommer les saltimbanques) étaient trois, le père, la mère et une petite fille.

Le père, homme de trente-cinq ans environ, semblait en avoir au moins cinquante ; une chevelure épaisse et crépue, mêlée çà et là de mèches blanches, couronnait son front bas que traversait de part en part un sillon qui prenait naissance entre les deux sourcils. Un collier de barbe grisonnante entourait ses joues creuses, pâles et déjà ridées. Il avait le nez long et crochu, les yeux d'un bleu clair, très couvert par les paupières, et dont le regard vague et indécis exprimait l'inquiétude et l'humilité.

Cet homme avait dû être très fort, il l'était encore peut-être ; mais sa haute taille se voûtait sous le poids écrasant des fatigues quotidiennes, des privations et des soucis.

Son costume, composé d'un mauvais paletot, jadis brun, d'un gilet rayé et d'une culotte grise que de longues guêtres, venaient rejoindre au-dessus du genou, ne décélait en rien sa profession.

La femme pouvait avoir vingt-six ans. La fatigue, les souffrances, les atteintes dévastatrices de la misère, avaient glissé sur elle sans altérer son beau visage.

Les contours purs, les lignes vigoureuses de son profil bronzé, offraient de frappantes ressemblances avec certaines médailles romaines. A tort ou à raison, cette femme paraissait avoir dans les veines le sang riche et magnifique des Transtévérines.

Sa chevelure fauve, épaisse et longue, formait sur sa tête une torsade, dont les dents aiguës d'un mauvais peigne de corne ne pouvaient qu'à grande peine contenir les ondes révoltées.

Les yeux très-grands, d'un bleu sombre et presque noir, exprimaient à la fois la plus tendre et la plus indomptable énergie. Il en était de même de la bouche, aux lèvres charnues et d'un rouge vif.

A cet ensemble, presque parfait, manquait une seule chose, la distinction.

La jeune femme dont nous venons d'esquisser le portrait était belle assurément, mais d'une beauté toute populaire.

La petite fille à laquelle elle donnait la main, ressemblait au contraire beaucoup plus à l'enfant d'une duchesse qu'à la fille d'une saltimbanque. Figurez-vous un adorable chérubin de trois ans à peine, un amour de bébé blanc et blond, pétri de neige et de feuilles de roses. Une merveille, un petit chef-d'œuvre.

Ce *baby*, qui certe eût fait la joie et l'orgueil d'une pairasse d'Angleterre, semblait insouciant et joyeux comme le sont toujours, grâce au ciel, les enfants qui se sentent aimés.

—Ah ! ah ! vous voilà, vous autres, dit Mme Clerget d'une grosse voix joviale, vous arrivez bien, dépêchez-vous de vous mettre à table, le souper va refroidir.

Le saltimbanque et sa compagne tournèrent les yeux, avec une convoitise manifeste, vers les plats étalés devant les rouliers et dont les parfums pénétrants devaient exercer des séductions irrésistibles sur des estomacs affamés, puis ils échangèrent un regard, et la jeune femme se dirigea lentement du côté de la maîtresse de l'auberge.

Monique Clerget, les deux poings sur les hanches, la regardait venir et lui souriait d'un air de bonne humeur.

La jeune femme s'arrêta, baissa les yeux, une rougeur vive colora ses joues brunes, et elle dit d'une voix presque tremblante :

—Madame, nous ne nous mettrons pas à table avec ces braves gens.

—Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria l'aubergiste stupéfaite, vous ne vous mettez pas à table ! et à cause donc ?

—Parce que ce repas n'est point fait pour nous.

—Pourrait-on savoir pourquoi, sans vous commander ?

—Mon Dieu, madame, je vais vous le dire. Nous ne sommes pas heureux depuis quelque temps, le métier ne va pas du tout, notre père est tombé malade en route et il nous a fallu le laisser dans un hôpital, ce qui nous empêche de faire la parade pour attirer le monde.....enfin, notre bourse est à peu près vide.

Mme Clerget fit un mouvement, à la nature duquel la jeune femme se méprit, car elle se hâta d'ajouter :

—Mais nous avons beau être pauvres, nous ne demandons rien à personne et nous ne prenons que ce qu'il nous est possible de payer. Il nous reste un écu de cinq francs, nous voulons en dépenser ici la moitié, y compris la nourriture de notre cheval. Cinquante sous ! ah ! nous savons bien que ce n'est pas grand chose et qu'il vaudrait mieux pour vous que des pratiques de notre espèce ne viennent point embarrasser votre auberge, mais nous n'avons vu aucun autre endroit plus modeste dans le village, c'est pour cela que nous sommes entrés chez vous. Excusez-nous donc, madame, et donnez-nous du pain, du fromage et un peu de vin, si toutefois cela est possible sans que notre note dépasse la moitié de l'écu qui nous reste.

Mme Clerget tira vivement son mouchoir de la poche de son tablier, elle commença par se moucher avec un bruit de trompette, puis elle essuya une grosse larme qui roulait sur sa joue.

II.—Le docteur Perrin.

La jeune femme regardait avec étonnement

Mme Clerget dont elle n'expliquait point l'émotion, et qui, moitié pleurant, moitié riant, s'écria tout à coup :

—Vous moquez-vous du monde, la petite mère, et croyez-vous par hasard qu'à l'auberge du *Chevreuil d'Argent* on laisse de braves gens manquer de quelque chose quand ils ont par hasard la bourse un peu légère ? D'abord, je vous en prévient, ce n'est point mon système ! je n'ai jamais eu l'habitude d'être *regardante*, et vous comprenez bien que je ne commencerai pas à mon âge ! Mettez-vous donc à table, dépêchez-vous pour rattrapper le temps perdu, et mangez de bon appétit. Pour vos cinquante sous vous serez nourris comme des princes...et j'y gagnerai encore quelque chose ?...

—C'est vrai, madame, répondit la saltimbanque avec émotion, vous y gagnerez la bénédiction de Dieu et la conscience d'avoir fait une bonne action.....

—Une bonne action à bon marché, alors ! reprit vivement Mme Clerget, tout est pour rien dans ce pays-ci, et comme la maison est à moi, je n'ai pas de frais de loyer. Vous devez être fatigués, ajouta la digne femme en prenant la petite fille dans ses bras et en couvrant de gros baisers ses joues fermes et roses, je vais vous faire préparer une chambre avec deux bons lits, et je vous réponds que ce joli chérubin-là dormira comme un charme.

—Je ne sais, en vérité, madame, de quelle façon vous remercier d'une bonté si grande.....

Ne me remerciez pas du tout, ce sera beaucoup plus tôt fait, interrompit Mme Clerget, d'ailleurs il me semble puisque je tiens une auberge, c'est pour loger les gens. Ah ! vous serez bien couchés une paillasse, deux matelas et un lit de plumé ! Vous m'en direz des nouvelles !.....

—Malheureusement, madame, nous ne pouvons pas accepter votre hospitalité pour cette nuit.....

—Pourquoi donc ça ?

—Il faut que nous nous remettions en route tout de suite après le souper.

—Ah ! bah !

—C'est demain la foire de Remiremont, nous espérons y gagner un peu d'argent et nous voulons nous y trouver de bonne heure.

—Mais, d'ici à Remiremont il n'y a que six lieues, ne vous suffirait-il pas de partir au point du jour ?

—Notre pauvre bidet va si lentement que nous arriverions trop tard, les meilleures places seraient prises sur le champ de foire.

—Et vous ferez voyager comme ça toute la nuit cette chère petite fille, ce doux trésor du bon Dieu ?

—La pauvre enfant a tout à fait l'habitude de passer les nuits dans la carriole. Elle dort sur mes genoux aussi bien que dans un lit, et se réveille fraîche et joyeuse.

—Alors, puisqu'il le faut absolument, je n'insiste plus. Agissez pour le mieux ; mais d'abord mettez-vous à table et tâchez de faire un bon repas.

A ce moment, la grosse Marie-Jeanne, qui depuis un instant avait disparu, se précipita dans la salle basse en s'écriant :

—Madame, madame, voici M. le docteur ! J'entends son cheval sur la route ; il doit être au tournant, vers la mairie ; il marche au grand trot ; dans deux minutes il arrivera.

Monique Clerget cessa tout aussitôt de s'occuper des saltimbanques.

—Vite, ma fille, répondit-elle, appelle Jean-Louis pour qu'il conduise à l'écurie le cheval de M. le docteur.

—Oui, bourgeoise.

—Allume les bougies et porte-les dans la petite salle ?

—Bourgeoise, j'y cours.

—Non, ce n'est pas la peine, je vais les allumer moi-même. Mets la poêle sur le feu pour la friture et vite, et vite, haut la patte ! Dépêchons, dépêchons !

—Oui, bourgeoise, répondait toujours Marie-Jeanne, quelque peu ahurie par les ordres multiples et simultanés de sa maîtresse.

Tandis que ceci se passait dans la salle basse, le bruit cadencé du trot d'un cheval s'était rapproché de plus en plus ; le cavalier s'arrêta devant l'auberge, appela lui-même Jean-Louis, remit sa monture entre ses mains et entra.

Ce nouveau venu, que nous savons déjà s'appeler le docteur Perrin, était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, de taille moyenne, d'une figure agréable et intelligente, soigneusement rasé, à l'exception de deux petits favoris en côtelettes et vêtu de noir de la tête aux pieds, sauf la classique cravate blanche faisant partie intégrante du costume de tout médecin, comme de tout avocat qui se respecte.

Il portait des gants noirs et tenait de la main droite une cravache à pomme d'argent. De légers éperons d'aciers résonnaient à ses talons de bottes.

Monique Clerget se dirigea vivement vers lui, le débarrassa presque de force, de sa cravache et de son chapeau, en lui disant avec une volubilité extraordinaire :

—Bonsoir, monsieur le docteur.

—Êtes-vous content ? Avez-vous vu beaucoup de monde aujourd'hui ?

—Je suis allé dans une vingtaine de maisons.

—Peut-on savoir lesquelles ?

Louis Perrin prit son carnet et lut les noms à haute voix.

—Et, reprit Monique, vous avez été bien reçu partout, j'en suis sûre ?

—A merveille, tous ces braves gens m'ont promis que, le cas échéant, ils ne s'adresseraient à aucun autre médecin qu'à moi.

—Vous verrez ! vous verrez ! Mais vous avez encore un grand nombre de familles à visiter.

—Oui, pas mal.

—Où irez-vous demain, sans indiscrétion ?

Le jeune homme consulta de nouveau son carnet.

—Je compte commencer, dit-il, par Mme la comtesse de Kéroual.

—Au château de Rochetaille, à une petite lieue et demie d'ici, fit la veuve Clerget.

—Et, reprit Louis Perrin, je pense que si vous savez quelque chose de particulier sur Mme. de Kéroual, vous serez assez obligeante de me l'apprendre.

—Ah ! monsieur le docteur, tout ce que je sais est à votre disposition. D'ailleurs, il n'y a que du bien à dire à l'endroit de Mme. la comtesse. C'est une brave dame, une très brave dame, un cœur d'or, et tout chacun la comble de bénédictions dans les alentours du château, car elle répand ses bienfaits comme le bon Dieu, des deux mains et sans compter.

—Mme. de Kéroual possède une grande fortune sans doute ?

—On n'en sait pas au juste le chiffre ; mais ça doit aller, pour le moins, dans les soixante à soixante-dix mille francs de rente.

—Son mari, M. le comte de Kéroual, habite-t-il avec elle ?

—Hélas ! la pauvre chère dame est veuve depuis deux ans. Il ne lui reste, de son mariage, qu'une petite fille de trois ans belle comme un ange.

—La comtesse est jeune encore, sans doute ?

—Oh ! c'est tout au plus si elle a trente ans.

—Et jolie ?

—Mignonne tout à fait et bien avenante de visage, quoiqu'un peu trop palotte depuis son veuvage. Ça se comprend..... l'effet du chagrin. Faut croire qu'elle aimait son mari, comme ça se doit, la chère dame. Sans compter que M. le comte était un homme superbe, et, s'il avait quarante ans, c'est le bout du monde !

—La famille de Kéroual est-elle originaire de ce pays ?

—Non. Je me suis laissé dire que feu M. le comte était de la Bretagne. Le château de Rochetaille et les terres qui en dépendent, et qui ne sont pas de grande conséquence, viennent à madame de la succession d'un oncle. Le comte et la comtesse ne passaient guère à Rochetaille que deux ou trois mois l'automne, et, le reste du temps, ils habitaient Paris ; mais, depuis que madame est veuve, elle ne va plus à Paris du tout et elle reste à la campagne hiver comme été.

—Savez-vous bien, ma bonne madame Clerget, que voilà une conduite digne d'Arthémise.

—Arthémise.....répéta l'aubergiste. C'est bien possible, monsieur le docteur, et ça doit être vrai, puisque vous le dites ; mais je ne connais pas cette personne.

—Mme de Kéroual reçoit-elle beaucoup de monde ? reprit le médecin.

—Du vivant de M. le comte, le château était en tout temps plein d'amis et de connaissances qui venaient de bien loin. C'était tous les jours des dîners où rien ne manquait, car on n'épargnait point l'argent, et le cuisinier de Rochetaille avait servi à Paris chez un ministre. Un habile homme, monsieur le docteur (pas le ministre, le cuisinier) ; il aimait à s'instruire dans son art, quoiqu'il en sût plus que pas un, et, un jour qu'il avait déjeuné ici par hasard en revenant je ne sais d'où, il m'a demandé la recette de mes œufs brouillés aux queues d'écrevisses, tant il avait trouvé ce plat bon et bien fait. Vous voyez qu'il s'y connaissait. Bref, on vivait en fêtes au château : les chevaux, les chiens, les grandes chasses ! la musique ronflait ! on dansait à s'en décrocher les jambes. Ah ! c'était le bon temps !

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, Mme la comtesse a mis bas presque tout son train, renvoyé le cuisinier, congédié les trois quarts des valets, vendu les chiens, supprimé les chevaux, à l'exception de trois ou quatre. Ah ! elle doit faire de fameuses économies, la chère dame.

—Ainsi, elle ne reçoit plus ?

—Plus personne, à l'exception d'un parent à elle, un cousin, le baron de Strény, qui vient de temps en temps passer quelques jours au château. Il y a des gens qui prétendent que M. le baron cherche à consoler Mme la comtesse, et qu'il pourrait bien l'épouser un jour ou l'autre. Est-ce la vérité, ou est-ce un mensonge ! Vous comprenez bien, monsieur le docteur, que je n'en sais pas le premier mot.

—Mais, ce monsieur de Strény, vous le connaissez ?

—Quand il est au château, je le vois passer à cheval quelquefois, car Mme la comtesse a gardé un cheval de selle exprès pour lui.

—Quel homme est-ce ?

—Oh ! un joli homme ! Quelque chose de bien, impossible de dire le contraire, et toujours mis mieux qu'un prince. Il a des petites moustaches noires aussi fines que de la soie et tournées en cro-

chet comme des accroche-cœurs. Il porte sur l'œil un carré de verre attaché à un ruban. Il a l'air plus hardi et plus insolent qu'un page de cour. Avec tout ça, il ne me plaît pas beaucoup, à moi. Beau garçon, oui, mais mauvaise figure,

—M. de Strény est-il en ce moment à Rochetaille ?

—Je ne crois pas. Le jardinier, Jérôme Pichard, est venu boire ici un coup il y a trois jours, et il n'en a rien dit. Mais voici déjà quelque temps qu'on n'a vu M. le baron, et certainement il ne tardera guère à arriver.

—Mme de Kéroual avait-elle un médecin attiré dans le pays ?

—Oui, le docteur Gérardmer, votre prédécesseur ; mais, quoique Mme la comtesse ne paraisse pas bien vigoureuse, elle n'est jamais malade.

En ce moment, l'entretien fut brusquement interrompu par la grosse servante Marie-Jeanne, qui fit irruption dans la petite salle.

—Eh bien ! ma fille, qu'est-ce que c'est ? s'écria madame Clerget. Le feu est-il à la maison ?

—Oh ! que nenni, bourgeoise. Ça ne serait point à souhaiter, répondit Marie-Jeanne avec un rire énorme.

—Enfin, voyons, tu veux quelque chose ?

—Moi, bourgeoise, rien du tout. Mais c'est des rouliers qui demandent de l'eau-de-vie et les faiseurs de tours qui veulent compter avec vous avant de s'en aller.

—C'est bon, c'est bon, j'y vais, fit Monique en se levant. Excusez-moi, monsieur le docteur, si je vous quitte pour un moment ; mais dans des états comme le mien, voyez-vous, on n'est jamais libre.

Et la veuve suivit Marie-Jeanne dans la grande salle.

Le saltimbanque et sa femme avaient achevé leur repas. Ils étaient assis près du feu, sous le manteau de la haute cheminée, et la jeune femme tenait sur ses genoux, et appuyait contre sa poitrine sa petite fille endormie.

—Comme ça, décidément, vous partez, mes braves gens ? leur dit Monique. Si l'offre d'un bon lit peut vous décider à passer la nuit ici, acceptez ; ne vous gênez pas, vous me ferez plaisir.

—Cela nous est impossible, madame, je vous le répète, répondit la jeune femme ; mais nous sommes bien touchés de toutes vos bontés, et Jean, mon mari, a voulu vous en témoigner lui-même sa reconnaissance avant d'aller atteler le bidet à la carriole.

Le saltimbanque s'était levé ; il murmura quelques paroles de gratitude que Mme Clerget se hâta d'interrompre en lui demandant :

—Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette gourde que vous portez-là en sautoir ?

—Il n'y a que de l'eau, répondit-il.

—Mauvais breuvage quand les nuits sont fraîches ! s'écria la veuve.

Et, faisant signe à Marie-Jeanne d'apporter une bouteille d'eau-de-vie, elle prit la gourde du saltimbanque, jeta l'eau et la remplaça par de l'alcool.

Une expression de vive inquiétude se peignit sur le visage de la jeune femme, tandis qu'une joie bestiale illuminait les traits fortement accentués du mari. Il remercia de son mieux et se hâta de sortir pour aller atteler la carriole.

Alors la saltimbanque tendit une pièce de cinq francs à Mme Clerget en balbutiant :

—Je ne vous dirai pas de vous payer, madame, car nous vous devons assurément beaucoup plus que vous n'allez recevoir de nous ; mais j'acquitte le prix modeste dont votre charité veut bien se contenter.

—C'est bon, c'est bon, murmura la veuve en

fouillant dans sa vaste poche d'où s'échappa un bruit de mitraille ; car cette poche, véritable capharnaüm, contenait des trousseaux de clefs, des aiguilles à tricoter, des pièces d'argent, petites et grosses, et deux ou trois poignées de monnaie de billion. Voilà vos cinquante sous," continua-t-elle en donnant cette somme à la jeune femme.

—Puis, mettant dans la main de la petite fille presque endormie la pièce de cinq francs qu'elle venait de recevoir, elle ajouta :

—Tiens, cher trésor, voici pour t'acheter demain des bonbons à la foire de Remiremont."

Et Mme Clerget, afin d'éviter les remerciements de la jeune mère, feignit de se croire appelée dans la pièce voisine et quitta précipitamment la grande salle.

La saltimbanque, attendrie, se dirigea vers la cour de l'auberge en se disant à elle-même :

—Allons, il y a encore de bonnes âmes sur la terre."

La cour du *Chevreuil d'Argent* était carrée et assez vaste comme toutes celles des hôtelleries de province. Les écuries occupaient l'un des côtés ; de l'autre, se trouvait un hangar servant de remise. La porte charretière donnant sur la rue du village, et recouverte d'un chaperon de tuiles, faisait face à la maison.

Une lanterne à vitres recouvertes d'un grillage, suspendue dans l'écurie, permettait de voir le saltimbanque en train de placer un harnais poudreux sur la maigre échine d'une haridelle indescrivable.

Tout en s'occupant de cette besogne, il chantait à tue-tête la vieille chanson de maître Adam :

Si quelque jour, étant ivre

La mort arrêta mes pas

Je ne voudrais pas revivre

Après un si beau trépas.

Il s'interrompit pendant une seconde pour donner une vigoureuse accolade à la gourde suspendue à son côté et remplie par les soins de Monique Clerget, et il continua d'une voix de plus en plus joyeuse et retentissante.

Je m'en irais, dans l'averne

Faire enivrer Alecion

Et bâtir une taverne

Dans le manoir de Pluton.

—Ah ! le malheureux, le malheureux ! balbutia la jeune femme avec un découragement profond, il ne se corrigera jamais !

Elle traversa la cour, s'approcha de la porte de l'écurie, et d'un ton suppliant elle dit :

—Au nom du ciel, Jean, ne bois plus, donne-moi cette gourde."

—Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria le saltimbanque avec un gros rire, tu veux la gourde et pourquoi donc ça ?

—Parce que tu es ivre déjà, et que, si tu continues, tu ne seras plus capable, tout à l'heure de conduire la carriole : songe que la nuit est noire, que nous sommes dans un pays de montagnes et que tu peux exposer ta femme et ta fille aux plus grands dangers.

—Périne, ma tendre moitié, répliqua l'ivrogne, sois paisible ! Rien n'éclaircit la vue comme une goutte de bonne eau-de-vie, et celle-là est excellente. Hue, bidet ! allons, *Coq-en-pâte*, détail mon fils !

III.—Périne.

L'infortuné quadrupède que le saltimbanque appelait, *Coq-en-pâte*, par antiphrase sans doute, car il était habituellement soumis pour toute nourriture au régime de l'herbe poudreuse et rare croissant

sur les talus des fossés le long des routes, offrait aux regards attristés le spécimen d'une maigreur indescriptible. Ses os tranchants semblait prêts à percer sa peau de toutes parts, et lui donnaient l'apparence d'une préparation d'anatomie bien plus que d'un animal vivant.

" Hue, bidet ! " répéta le saltimbanque ; et la pauvre bête qu'il tirait par la bride sortit de l'écurie clopin-clopant, secouant d'une façon mélancolique le grelot fêlé suspendu à son cou, et se dirigea vers le véhicule auquel elle allait être attelée.

Ce véhicule était une longue charrette à deux roues démantelées ; des cerceaux recouverts de grosse toile lui faisaient une sorte de capote, grâce à laquelle on pouvait braver, tant bien que mal, le soleil et la pluie.

Cette carriole, qui sonnait la ferraille et paraissait devoir se disloquer au moindre mouvement, contenait la malle aux costumes, les ustensiles de ménage, les piquets et les rideaux de coutil nécessaires pour dresser la baraque au milieu des champs de foire, et enfin le tableau, traditionnel sur lequel un pinceau naïf, mais violemment coloriste, avait peint la femme phénomène, du poids de trois cents kilos, l'alcide forain soulevant un canon avec sa mâchoire ou à bras tendu, le veau à deux têtes et le *grrrrrand* serpent de mer, excentricités merveilleuses, bien capables de faire naître et de pousser à son paroxysme la curiosité des populations, mais qui n'existaient plus guère, hélas ! que sur la toile, la femme phénomène ayant depuis six mois quitté nos saltimbanques pour s'attacher à la fortune d'une entreprise rivale, et le veau à deux têtes ayant succombé, dans la fleur de son âge, à une pleuro-pneumonie aiguë, malgré les soins les plus paternels.

Restaient donc le grand serpent de mer, figuré tant bien que mal par une peau de serpent boa empaillée, et l'alcide forain, dans la personne de Jean Rosier lui-même qui continuait à soulever, avec de prodigieux déploiements de force musculaire, un canon de bois blanc auquel une couche de peinture bronzée donnait une formidable apparence.

Jean Rosier, chantant toujours, mit *Coq-en-pâte* entre les brancards, attacha tant bien que mal les cordes qui servaient de traits, fit monter dans la carriole sa femme et sa petite fille, monta lui-même, agita son fouet, et sortit de la cour en accrochant la borne, tandis que Monique Clerget, debout sur le seuil de l'auberge, criait aux saltimbanques :

" Bon voyage et bonne chance, mes braves gens ! "

Le piteux équipage s'éloigna cahin-caha, au pas inégal du bidet, secouant le falot attaché à l'une des ridelles et dont la clarté pâle traçait sur la route blanche un cercle faiblement lumineux.

Jean Rosier continuait à chanter tout du haut de sa tête.

Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin.....

Mais sa voix s'affaiblit peu à peu et finit par se perdre dans l'éloignement.....

Ce n'était point un mauvais drôle que Jean Rosier, le saltimbanque, c'était même un honnête homme, dans ce sens que pour rien au monde, il n'aurait pris le bien d'autrui, et qu'il aimait tendrement sa femme et sa fille, seulement il avait un défaut qui paralysait toutes ses bonnes qualités c'était une tendance irrésistible à l'ivrognerie.

Le vin et l'eau-de-vie exerçaient sur lui des fascinations contre lesquelles il n'essayait même pas de lutter, sachant à merveille qu'il serait vaincu

dans la lutte, et considérant en définitive sa défaite comme un grand bonheur.

Or, il arriva à Jean Rosier ce qui n'advient que trop fréquemment parmi les ivrognes, c'est-à-dire qu'il ne savait ni ne pouvait porter la boisson.

A peine avait-il bu une bouteille de vin ou quelques gorgées d'alcool, qu'une ivresse rapide, presque instantanée s'emparait de lui, et se manifestait tantôt par les transports d'une gaieté sans cause, tantôt par une humeur sombre et farouche, et par une brutalité quasi bestiale, qui n'épargnait personne, pas même sa femme, pas même sa fille.

De là venaient l'inquiétude et la terreur de Périne, lorsqu'elle avait vu la maîtresse de l'auberge du *Chevreuil d'Argent* remplir la gourde du saltimbanque.

Le reste du temps, c'est-à-dire quand il n'avait pas eu la fatale occasion de boire, Jean Rosier était l'homme du monde le plus doux et le plus facile ; il se laissait mener par sa femme à laquelle il reconnaissait sur lui une très-grande supériorité morale et intellectuelle, et il lui obéissait passivement sans discuter ses volontés et souvent même sans chercher à la comprendre.

Périne, enfant abandonnée, trouvée un beau matin sur une grande route, sur un tas de pierres à l'entrée du village, avait été recueillie et adoptée par une sorte de bohémienne qui comptait la faire mendier un jour pour son compte et qui, en attendant, la nourrissait fort mal et la battait fort bien.

Périne atteignait à peine sa sixième année lorsque cette étrange bienfaitrice mourut.

Elle pleura cette mère qui lui faisait payer si durement une si maigre hospitalité, et, pour la seconde fois depuis sa naissance, elle se trouva sur la grande route, sans asile et sans pain, obligée pour vivre de solliciter la charité publique.

Si jeune que fût Périne, elle avait une sorte de fierté native que lui rendait odieuse cette mendicité, accueillie presque partout par des rebuffades humiliantes et brutales.

Une troupe de saltimbanques vint à passer dans le pays. La petite fille était mignonne et jolie, et ne dépendait de personne ; le chef de la bande pensa qu'elle pourrait rendre de petits services immédiates et qu'elle deviendrait par la suite d'une très-utile acquisition.

En conséquence, il lui proposa de l'emmenner, et Périne accepta cette offre avec une joie qui tenait du délire.

Nous n'avons point à raconter ici l'existence de l'enfant devenue jeune fille ; disons seulement que Périne, malgré sa fraîche beauté qui se faisait chaque jour plus rayonnante, et qui lui attirait ce qu'on est convenu d'appeler des propositions brillantes, resta aussi complètement honnête que la fille la plus chaste, élevée sous les yeux et sous la surveillance de la meilleure des mères.

Les déclarations passionnées des jeunes gens, les offres dorées des vieux et riches libertins, ne firent naître dans l'esprit et dans le cœur de Périne ni émotion, ni ambition, et ne lui causèrent que dégoût infini et humiliation profonde. Elle aurait donné tout au monde pour s'y pouvoir soustraire, mais, le moyen ? Et qui donc, je vous prie, serait assez naïf pour accepter comme chose sérieuse et respectable la vertu d'une saltimbanque ?

Dans la troupe dont Périne faisait partie, brillait au premier rang un *Alcide* du nom de Jean Rosier. Il devint éperdument amoureux de la jeune fille, sans oser le lui dire, car cet hercule, aux biceps puissants, était d'une nature timide et concentrée.

Il semblait peu probable que Jean Rosier ne dût

être jamais payé de retour. Ce fut cependant ce qui arriva, grâce à une circonstance toute fortuite.

Un soir d'été, les saltimbanques venaient de donner une représentation de leurs exercices dans un gros bourg du midi de la France.

Périne, accablée par la chaleur du jour, et ne réfléchissant point au péril qu'elle pouvait courir, avait quitté la baraque pour s'aller promener toute seule au clair de la lune, au bord d'un ruisseau qui traversait le bourg.

La nuit était radieuse ; une brise fraîche et parfumée passait sur la terre et faisait frissonner les branches de saules avec un doux murmure. Les étoiles se miraient dans l'eau tremblottante comme des lucioles tombées du ciel. Au milieu de ce calme, de cette fraîcheur, Périne se sentait vivre, et, sans y penser, elle s'était éloignée beaucoup, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face d'une bande de cinq ou six mauvais drôles qui la reconnurent, l'entourèrent et commencèrent à l'accabler de leurs brutales galanteries.

Un tel début prouvait clairement que bientôt les jeunes misérables ne reculeraient plus devant les plus odieuses violences. Périne éperdue se débattait, appelait à l'aide, mais presque sans espoir, car l'endroit était désert et l'heure avancée.

Elle se jurait à elle-même de résister, cependant, jusqu'à la mort, et elle tenait bravement parole, quand soudain un homme bondit sur les assaillants avec un cri de colère, les renversa, dans son impétueux élan, comme les épis mûrs coupés par le faucheur, jeta deux d'entre eux au milieu du ruisseau, foula les autres sous ses pieds et les laissa tout meurtris, disloqués, presque sans connaissance.

Il saisit ensuite et souleva Périne qui n'avait plus de force maintenant que le péril était passé, et il l'emporta dans ses bras, comme une mère emporte son enfant endormi.

Ce sauveur, arrivé si fort à-propos ne se trouvait là, hâtons-nous de le dire, ni par miracle ni par hasard.

C'était Jean Rosier, qui, depuis le moment où la jeune fille avait quitté la baraque des saltimbanques, la suivait à distance, assez loin pour qu'elle ne s'aperçût point de cette surveillance occulte, assez près pour qu'il lui fût possible de venir à son aide en cas de besoin.

On vient d'avoir la preuve que la précaution était bonne.

« Mon ami, balbita Périne, lorsque l'écrasante émotion qui l'anéantissait se fut un peu dissipée, je vous dois plus que la vie. Comment me sera-t-il jamais possible de vous témoigner ma reconnaissance !

— Ah ! mam'selle Périne, répondit Jean, si vous vouliez, ça vous serait bien aisé.

— Et, demanda la jeune fille, non sans étonnement, de quelle façon ?

Jean Rosier eut un gros rire, pour cacher l'immense embarras qui s'emparait de lui. Comme tous les gens très timides, il était capable d'agir avec résolution dans certains cas extrêmes, dans certaines occasions décisives, et celle qui se présentait en ce moment était de ce nombre.

En conséquence, il brûla ses vaisseaux et répondit :

« En permettant, mam'selle Périne, que je devienne votre mari.

— Mon mari ! répéta la jeune fille stupéfaite. Vous voulez être mon mari ? vous ? Jean Rosier ?

— Oui, mam'selle Périne, quoique je sache bien que je ne mérite point un si grand honneur, et

qu'une personne comme vous n'est certainement pas faite pour moi.

— Mais, demanda Périne, vous m'aimez donc ?

— Si je vous aime ! » s'écria Jean Rosier ; puis il ajouta, en prenant une physionomie effarée :

« Est-ce que vous ne vous étiez jamais aperçu ? — Jamais. »

Périne disait vrai. La pauvre enfant ne possédait pas un seul grain de coquetterie, et Jean Rosier s'était si bien effacé et si constamment tenu dans l'ombre, que rien au monde n'avait pu faire deviner son violent amour à celle qui en était l'objet.

« J'avais cru.....j'avais espéré.....reprit l'alcide en balbutiant. Ah ! c'est bien vrai que je n'osais vous parler de rien. Mais il me semblait qu'il y a des choses qu'on comprend sans qu'on les dise, surtout quand le cœur peut y correspondre. Faut croire que je m'étais trompé, et que ce n'est pas toujours comme ça, puisque vous n'avez rien vu, rien deviné. »

Périne baissait la tête et gardait le silence.

Jean Rosier continua d'une voix entrecoupée et dans laquelle on sentait des larmes :

« Il ne faut pas m'en vouloir pour ça, mam'selle.....ce n'est point ma faute si je suis tombé amoureux de vous.....c'était plus fort que moi. J'aurais voulu garder mon secret, et je sais bien que je le devais.....il m'est échappé malgré moi. Mais ça ne m'arrivera plus.....plus jamais. Ce que j'ai fait pour vous tout à l'heure, ça sera le grand bonheur de ma vie, voyez-vous. Jusqu'à mon dernier jour, je me souviendrai qu'il y aura eu un moment où je vous ai été bon à quelque chose. Ce souvenir là me consolera de tout. Mème de ce que vous n'avez point d'amitié pour moi.

— Que dites-vous ! s'écria vivement Périne. Point d'amitié pour vous ! me prenez vous donc pour une ingrate ? Depuis longtemps, je vous connaissais comme un bon et brave garçon, et vous venez de me prouver tout à l'heure que vous étiez un homme d'un grand courage ! ne doutez pas de moi, Jean Rosier, car j'ai de l'amitié pour vous, et beaucoup.....

— Comment ? bien vrai ? s'écria l'alcide qui sentait son cœur déborder, mais qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Foi d'honnête fille !

— Ce n'est pas la reconnaissance qui vous fait me parler comme ça ?

— Non, car ce que je viens de vous dire, je vous l'ai dit dans toute la sincérité de mon âme.

— Mais, reprit Jean Rosier haletant, ce que vous avez pour moi dans l'âme, c'est l'amitié d'une sœur pour son frère, n'est-ce pas ? Ça ne pourra jamais devenir l'attachement d'une femme pour son mari ? »

Périne hésita pendant un instant, et sous les blanches clartés de la lune on put voir une rougeur ardente envahir son visage.

« Pourquoi ? répondit-elle enfin. Si vous étiez mon mari, vous auriez le droit et le devoir de veiller sur moi et de me défendre comme vous l'avez fait tout à l'heure, et personne, vous connaissant, n'oserait m'insulter ! Dans la profession que j'exerce, une femme qui veut rester honnête doit avoir un mari bon et brave..... et j'aurais beau chercher longtemps, je crois que je n'en pourrais trouver un plus brave et un meilleur que vous.

— Mais alors, s'écria Jean Rosier, chez qui la joie la plus délirante remplaça sans transition la plus navrante angoisse, mais alors, mam'selle Périne, vous m'acceptez donc pour mari ?

—Eh oui ! certainement, mon ami, je vous promets que vous ne vous repentirez jamais de m'avoir pris pour femme.”

Il est des ivresses du cœur qui peuvent se comprendre, mais que la plume est impuissante à décrire. Jean Rosier éprouvait une de celles-là.

Quinze jours après l'entretien que nous venons de reproduire, Périne était, devant Dieu et devant les hommes, la femme de l'alcide.

Les commencements de cette union furent heureux. La passion de l'ivrognerie n'était pas encore devenue pour Jean Rosier une de ces maîtresses impérieuses auxquelles on sacrifie tout. Le mari de Périne, absorbé dans la lune de miel de son amour, avait renoncé d'une façon à peu près complète au culte de la dive bouteille. Il pensait que sa jeune femme faisait pour elle et pour lui les rêves les plus ambitieux ; il se voyait à la tête d'une troupe de saltimbanques dont elle serait la reine, parcourant la France, faisant même quelques excursions à l'étranger, précédé sur tous les champs de foire par une renommée légitime, et conquérant la fortune, ou du moins l'aisance, à la force des biceps et de la mâchoire.

Jean Rosier possédait quelques économies. Il les employa à acquérir une charrette hors d'âge et un vieux cheval (le prédécesseur de *Coq-en-pâte*, le malnommé) il se procura deux ou trois phénomènes d'occasion, il engagea un pitre et deux musiciens faméliques, et, abandonnant avec Périne la troupe dont ils avaient fait partie jusqu'alors, il résolut de voler de leurs propres ailes et de courir les aventures pour leur propre compte.

Nous ne ferons point l'historien du roman peu comique de ces pauvres diables pour qui la chance ne se montra pas un seul instant favorable. Dès leurs premiers pas dans la carrière indépendante des *artiste en foire*, la gêne, pour ne pas dire plus, devint leur compagne fidèle.

C'est tout au plus si, à force de travail, ils parvenaient à vivre à peu près et à entretenir tant bien que mal leur personnel.

Jean Rosier, tombant du haut de ses rêves brillants dans cette glaciale réalité, manqua complètement de philosophie, et prouva que s'il avait la force d'un Hercule pour soulever des canons à bras tendus ou des futailles avec ses ailes n'il était plus faible qu'une femme en face de la désillusion.

Il prit le chagrin à cœur, et, ainsi que cela arrive trop souvent dans certaines classes, il se remit à boire pour se consoler.

Le remède était pire que le mal, et son infaillible résultat ne se fit guère attendre, c'est-à-dire qu'à la gêne dont nous avons parlé succéda bien vite une misère d'autant plus profonde que, sur ces entrefaites, Périne mit au monde une jolie petite fille, dont la naissance amena quelques dépenses indispensables. L'enfant reçut le nom de Georgette.

Deux ou trois ans se passèrent. Les musiciens n'étant plus payés avaient gagné pays ; le pitre seul, soit insouciance, soit attachement, était resté fidèle à la fortune, ou plutôt à l'infortune de ses patrons. Le vieux cheval, épuisé par l'âge et par des jeûnes trop fréquents, était mort un beau matin sur la route, et *Coq-en-pâte*, qui ne valait guère mieux que lui, l'avait remplacé.

Georgette grandissait et devenait jolie comme un ange. Périne restait belle et se raidissait courageusement contre le malheur. Jean Rosier continuait à boire chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, et s'abrutissait de plus en plus.

Telle était la situation des pauvres saltimbanques au moment où nous venons de faire leur con-

naissance à l'auberge du *Chevreuil d'Argent*, et nous avons entendu Périne dire à Monique Clerget qu'ils n'avaient même pas conservé leur pitre que la maladie retenait dans un hôpital.

IV.—*Un dernier malheur.*

Rejoignons nos personnages que nous avons laissés suivant lentement la route qui conduit de Rixviller à Remiremont.

Jean Rosier, assis sur le devant de sa carriole et faisant claquer son fouet, égrenait d'une voix chevrotante l'interminable chapelet de ses refrains bachiques. C'est à peine s'ils s'interrompaient de temps à autre pour crier :

“ Hue, bidet ! Allons Coq en-pâte, du train, mon fils.”

Et la mèche du fouet, corollaire inséparable de ces paroles, cinglait la maigre échine et la raide encolure de la haridelle.

Hâtons-nous d'ajouter que *Coq-en-pâte* secouait les oreilles, se tortillait dans les brancards, mais ne faisait point un pas plus vite que l'autre.

Périne, assise ou plutôt à demi-couchée sur une botte de paille, et serrant contre sa poitrine la petite Georgette assoupie, se sentait très inquiète de voir les guides entre les mains de Jean que son état d'ivresse rendait incapable de diriger le cheval et d'éviter un mauvais pas, s'il se présentait.

Or, essayer de les lui prendre ou de les obtenir de lui, c'était à coup sûr provoquer une scène violente, et, au lieu d'éviter le danger, le rendre plus immédiat.

Peu à peu cependant, la jeune femme se rassura ou du moins ses inquiétudes diminuèrent. La nuit n'était pas obscure, nous le savons ; la route, large et bien entretenue, se déroulait sur un plan doucement incliné et semblait monter à l'infini entre deux rangées de grands arbres.

Périne se démontra à elle-même que le péril n'existait pas, et qu'en un chemin si facile le bidet n'avait besoin que de son instinct pour se diriger.

Ses inquiétudes se trouvant à peu près dissipées, elle ne résista plus que mollement à la somnolence qui s'emparait d'elle. Les mouvements de la charrette la berçaient. Ses épaules s'appuyèrent à la botte de paille qui leur servait de dossier ; un brouillard s'étendit devant ses yeux ; elle n'entendit plus que comme à travers une muraille la chanson monotone de son mari ; enfin ses paupières s'abaissèrent et elle s'endormit.

Jean Rosier ne tarda point à suivre cet exemple. Les notes qui s'échappaient de son gosier devinrent plus lentes et plus sourdes, et finirent par s'éteindre tout à fait ; la tête se balança d'une épaule à l'autre ; il essaya de lutter encore cependant, il eut la volonté et la force de porter à ses lèvres le goulot de sa gourde et de lui donner une longue accolade.

Ceci l'acheva. Les guides et le fouet s'échappèrent en même temps de ses mains, et il succomba à un sommeil bien autrement profond que celui de sa femme.

Le bidet chétif, livré complètement à lui-même, faisait acte de courage et de bon vouloir ; il gravissait, avec lenteur, il est vrai, mais avec persistance, la route de plus en plus escarpée qui reliait à l'un des plateaux de la chaîne des Vosges, la vallée verte et profonde où le village de Rixviller se trouvait assis.

Au moment où, après une marche de deux heures, la carriole atteignait ce plateau avec les voyageurs endormis, l'horloge d'un clocher voisin sonnait onze heures, et l'on entendait distinctement

les vibrations du métal dans le grand silence de la nuit.

Il est bien vraisemblable que la pérégrination nocturne de nos personnages aurait continué à s'accomplir sans accident, si le bizarre équipage ne fût arrivé à un endroit où la route était en réparation.

Les ouvriers avaient entassé des cailloux au milieu de la chaussée, et une lanterne placée sur les cailloux signalait la présence de l'obstacle.

Le bidet ne s'y trompa point et prouva son intelligence en tournant à gauche au lieu d'aller se heurter contre les cailloux ; malheureusement, il décrivit une ellipse trop prolongée ; la crête d'un talus s'éboula sous l'une des roues, et la carriole, perdant l'équilibre, roula dans un fossé profond, où elle se brisa complètement avec un bruit de ferraille.

Ce fut un moment terrible. Périne, réveillée comme par un coup de foudre, fut saisie d'une épouvante indicible, en se sentant prise sous les plis détendus de la toile qui servait de capote à la voiture, et en entendant les cris aigus poussés par sa fille. La petite Georgette n'avait d'ailleurs aucun mal et la frayeur seule lui arrachait ces clameurs désespérées.

Bientôt rassurée à l'endroit de son enfant, Périne s'inquiéta pour son mari. Le saltimbanque ne donnait aucun signe de vie. On ne l'entendait point se plaindre.

Périne supposa qu'il avait été lancé au loin dans la chute, et elle l'appela.

Un long et douloureux soupir fut la seule réponse qu'elle obtint. Ce soupir s'exhalait tout près d'elle. Il était évident que Jean Rosier gisait, comme sa femme et sa fille parmi les débris de la carriole, et le soupir qu'il venait de pousser dénotait une douleur aiguë.

— Jean, reprit Périne, où es-tu ?

— Je suis là, répondit le saltimbanque d'une voix très-faible.

— Souffres-tu ?

— Horriblement.....

— Es-tu blessé ?

— Oui.

— Est-ce que c'est grave ?

— J'en ai peur.

— Où est ta blessure ?

— Au-dessus du genou..... J'ai la jambe prise sous le brancard..... impossible de la dégager. Le cheval, qui s'est tué, je crois, car il ne bouge plus, pèse de tout son poids sur l'avant-train.... D'ailleurs, au moindre mouvement, mes douleurs deviennent si aiguës que le cœur me manque tout à fait.

— Patience et courage, mon homme, je vais à ton aide.

— Dépêche-toi donc..... car il me semble que je vais mourir. ”

Si incommode et si difficile que fût sa position, Périne trouva cependant moyen de glisser sa main dans sa poche ; elle en tira un couteau qu'elle ouvrit, et, avec ce couteau, elle fendit la toile qui l'emprisonnait dans ses plis.

Aussitôt libre et après avoir assis sur le revers gazonné du talus la petite Georgette, dont les larmes coulaient toujours, mais qui ne criait plus, elle s'occupa de son mari.

Jean Rosier avait bien véritablement la jambe engagée sous la limonière. Le cheval, en tombant, s'était brisé l'épine dorsale (cause de mort foudroyante) ; il pesait de tout son poids sur le brancard, par conséquent sur le membre blessé, et la douleur devait être effroyable.

Le saltimbanque, complètement dégrisé par cette

souffrance, faisait preuve d'un grand courage. Il serrait les dents et laissait à peine échapper de seconde en seconde un gémissement presque indistinct, ou plutôt une sorte de râle.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comment donc faire ? s'écria Périne après s'être rendu compte de la situation, autant que les ténèbres le lui permettaient.

— Ne peux-tu me dégager en soulevant un peu la carriole ? demanda le saltimbanque.

— Je vais essayer. ”

Périne saisit le brancard ; elle se roidit ; elle fit un appel à toute son énergie, à toutes ses forces, mais sans résultat.

— C'est trop lourd, murmura-t-elle avec un immense découragement, je ne peux pas..... je ne peux pas.

— Parce que le poids du cheval te gêne, répondit Jean, mais coupe les courroies qui l'attachent au brancard, et l'impossible deviendra facile ”

La jeune femme se hâta de suivre les indications de son mari, et après avoir tranché avec son couteau les cordes et les cuirs des harnais, elle s'aperçut avec joie que le brancard cédait légèrement.

Sans perdre une seconde, elle prit son mari par les épaules et l'attira lentement à elle. Aucune résistance ne se fit sentir. Le corps obéit d'une façon passive à la traction opérée sur lui. Déjà Périne commençait à croire que Jean Rosier n'avait reçu dans la chute aucune blessure vraiment sérieuse.

Elle se trompait.

Au moment où le membre, si longtemps engagé, se trouva libre enfin, le saltimbanque poussa un cri sourd, se tordit comme dans une convulsion suprême, et retomba sans connaissance.

Alors une terreur folle s'empara de Périne.

Elle ne se dit point que la douleur physique, parvenue à un certain degré d'acuité, amène à sa suite l'évanouissement ; elle se persuada que son mari était mort, et, s'agenouillant à côté de lui, elle se mit à sanglotter avec une indicible amertume, ne faisant trêve à ses gémissements et à ses lamentations que pour appeler au secours d'une voix désespérée.

Mais il était onze heures du soir ; le lieu était isolé, la route déserte, et les appels de la pauvre femme restaient sans réponse.

Georgette ne comprenait rien à ce qui se passait, mais en voyant la bruyante douleur de sa mère, elle s'était remise à pousser des cris aigus.

Tout à coup Périne tressaillit et se demanda si elle était le jouet d'un rêve, d'une illusion.

L'une de ses mains, placée sur la poitrine de son mari, venait de constater un mouvement léger de ce corps qu'elle croyait privé de vie.

En même temps, Jean Rosier, qui commençait à reprendre ses sens, demanda d'une voix très-faible :

— Pourquoi pleures-tu ? ”

Le cri de joie que poussa Périne en entendant parler son mari, fut une réponse éloquente à cette question. Jean Rosier la comprit, car il poursuivit aussitôt :

— Tu me croyais mort, n'est-ce pas ?

— Oui..... c'est vrai balbutia la jeune femme, tu ne parlais plus, tu ne respirais plus, et ton corps était devenu tout raide.

— Je m'étais évanoui comme une femmelette ! s'écria le saltimbanque. Et, tonnerre, il y avait de quoi ! une barre de fer rouge traversant ma chair ne m'aurait pas fait tant de mal !

(A continuer.)

LETTRE A UN MINISTRE PROTESTANT.

La lettre qu'on va lire est celle d'un jeune écossais habitant ce pays, et converti au catholicisme en 1840. Il crut, après sa conversion, devoir donner à son père, encore protestant, les raisons de son retour à la vraie foi. Il lui écrivit donc en Ecosse une lettre que le père soumit à son ministre. Celui-ci crut pouvoir la réfuter et il l'entreprit à sa manière dans une lettre qui fut transmise à notre jeune catholique. C'est la réplique à M. le ministre que nous publions aujourd'hui.

Mélanges Religieux, Vol. No. 17.

RÉVÉREND MONSIEUR,

Mon bien-aimé père m'a envoyé la lettre que vous lui écrivîtes le 3 Octobre 1840, pour lui faire connaître, à votre manière, la prétendue futilité des raisons que je lui donnais de me faire catholique. Rien n'a plus contribué à me déterminer à devenir l'enfant et le disciple de l'Eglise sainte qui fut celle de mes braves ancêtres et des vôtres, que la faiblesse des arguments que vous développez dans cette lettre.

J'ai longtemps été résolu de ne pas y répondre : mais j'ai changé d'idée depuis quelques jours. Le ton tranchant et insultant que vous prenez d'un bout à l'autre de cette lettre, en parlant des catholiques, me donne à penser que vous croyez que vos arguments sont irrésistibles, et j'ai craint que mon silence, à vos yeux, ne passât pour un aveu tacite que je ne puis vous répondre. J'espère donc que ce peu de lignes que je vous adresse vont vous convaincre du contraire.

I.—D'abord vous vous lamentez de ce que je me fais catholique ; puis vous ajoutez " que vous n'êtes pas surpris de ce malheur, lorsque vous considérez la vie criminelle que j'ai menée par le passé..." Par là je vois que vous me considérez comme un homme conduit par l'esprit d'erreur, abandonné de Dieu à cause de ses péchés, et tombant dans un affreux abîme. Par là enfin je vois que vous me condamnez sans autre forme de procès. Mais qui vous a fait mon juge ? Qui vous permet de me condamner ? Tous les dimanches, de votre chaire vous dites au peuple : « Lisez la Bible et vous y trouverez votre religion. » Et moi, j'ai lu, et je lis encore tous les jours la Ste. Bible, et je me fais catholique, et vous osez me condamner ! Vous dites à mon cher père de me conseiller de lire la bible, et je la lis en priant le Seigneur de m'éclairer, et vous osez prononcer que je m'égare ! Ne voyez-vous pas, Rév. M., que dès lors que vous dites à un homme, « prends la bible, lis-la et suis ce qu'elle t'enseigne, » vous n'avez plus rien à faire avec lui, vous devez respecter sa conscience, surtout lorsqu'elle lui dicte d'embrasser la religion sainte qui se soutient, et s'agrandit et s'élève malgré les efforts de tant d'hommes et de peuples constamment conjurés contre elle ; et qui paraît si pleine de grandeur et de majesté en comparaison des innombrables et ridicules petites sectes protestantes qui s'élèvent, tombent et disparaissent comme les nuées au milieu de la noire tempête ; qui se haïssent, se combattent, se déchirent comme les malheureux habitants du ténébreux empire ; mais surtout qui se réforment aujourd'hui pour être réformés demain par d'autres, qui seront quelques jours plus tard réformés à leur tour. Vous dites « que mon changement au catholicisme n'est pas surprenant après la vie que j'ai menée ; » mais qui vous a dit que mes péchés étaient plus grands que les vôtres ? Qui sait si Dieu n'a pas vu l'iniquité dans votre cœur comme dans

le mien ? Qui vous a dit que je ne me suis pas repenti de mes péchés aussi bien que vous ? Comment savez-vous que les larmes amères que j'ai versées et que je verse encore tous les jours, sur les égarements de ma jeunesse, n'ont pas touché le cœur du Dieu des Miséricordes ? Je ne vous juge pas, je ne vous condamne pas, mais encore une fois, qui vous a fait mon juge et qui vous permet de me condamner.

II.—En parlant de la religion catholique, vous dites que je l'embrasse parcequ'elle nous donne une manière agréable et facile d'opérer notre salut (*on account of its flattering and easy method of salvation*). Assurément si en écrivant ces mots vous vous fussiez arrêté pour écouter la voix de votre conscience ou la voix de Dieu, vous eussiez entendu : *Tu mens*. Qu'auriez-vous eu à répondre à mon respectable père, s'il vous eût demandé en quoi la religion catholique est une méthode si agréable et si facile d'opérer notre salut ! Sans doute que vous eussiez fait venir à votre aide de nouvelles calomnies, de nouveaux préjugés pour vos preuves. Mais rappelez-vous une chose : c'est que mon père, libéral et instruit, a dû sourire de pitié en lisant ce passage de votre lettre ; et voici ce qui me porte à le croire. Lorsque j'étais jeune, à peu près agé de douze ans, mon père me conduisit par promenade à l'église catholique. En y entrant, il me dit ces paroles qui me frappèrent alors singulièrement et qui me sont toujours restées gravées dans l'esprit : « Voici l'Eglise de nos ancêtres catholiques, ils avaient une religion sublime ! » Oui, mon père savait, avant que vous fussiez au monde, que la religion de nos braves ancêtres catholiques, que la religion de Bruce et des Stuarts était sublime, et je suis bien persuadé que les injures et les faux exposés contenus dans votre lettre contre cette religion sainte et sublime ne sont pas capables de le faire changer d'idée à ce sujet. Je sais bien que vous écrivez dans vos livres et que vous prêchez à vos peuples que les prêtres et l'Eglise Catholique promettent le pardon des péchés, pourvu qu'on les confesse, sans exiger de repentir ni de changement de vie ; ce qui serait en effet une manière de se sauver très facilement ; mais ce n'est là encore qu'un de ces affreux mensonges et une de ces infâmes calomnies dont vous vous servez pour tromper les peuples qui ne se défiant pas de vous, vous croient malheureusement sur votre parole, mais qui vous auraient bientôt repoussés avec mépris s'ils pouvaient, comme moi, voir les choses de leurs propres yeux et peser vos paroles à l'inexorable balance de la vérité.

Sachez donc, Rév. Mr., que chez les catholiques, comme chez vous, il faut se repentir, avoir le cœur brisé de douleur et changer de vie pour avoir le pardon, et que de plus il faut déclarer ses péchés à celui à qui Jésus Christ a dit : *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez*, ce qui n'est pas une manière aussi facile et aussi agréable d'opérer son salut que vous avez voulu le faire croire à mes parents. Vous dites qu'il est bon de jeûner et de faire pénitence et presque personne ne jeûne parmi vous, tandis que chez les catholiques tout le monde jeûne et fait abstinence de certaines bonnes nourritures très souvent, ce qui n'est pas une méthode de salut tout-à-fait si aisée que vous le dites. Je vous écrirais bien long si je vous donnais toutes les preuves que j'ai en main que vous vous êtes trompé, et que vous trompez mes bons parents lorsque vous leur écrivez que *cette religion décevante offre une méthode de salut si facile et si agréable* qu'il n'est pas surprenant que je l'embrasse.

Mais je crois en dire assez pour mettre mon père et ma mère en garde contre vous lorsque vous parlerez de la religion catholique, et pour leur inspirer la pensée et le désir de voir à l'avenir par eux-mêmes, et non pas par vous, dans cette très-importante matière.

III.—Malgré tout ce que vous dites, je persiste de plus en plus à croire que Jésus-Christ ne mentait pas lorsqu'il disait qu'il allait établir une église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudraient pas. Je persiste à croire que tous doivent écouter cette église, et que celui qui ne l'écouterait pas serait regardé comme un païen ; et vous en concluez que je crois que tous ceux qui ne sont pas actuellement catholiques seront perdus. Si j'en eusse parlé ainsi, j'aurais certainement dit une sottise. Mais je n'ai pas écrit cela ; et vous avez encore ici le mérite de l'invention. Voici ma croyance et celle de l'Eglise catholique : l'Eglise catholique est la seule véritable église de Jésus-Christ, celui qui ne l'écoute pas sera condamné. Mais quel est celui qui sera condamné pour n'avoir pas écouté l'église ? Serait-ce celui à qui l'église n'a jamais parlé ? Non. Serait-ce celui à qui l'église a parlé, mais qui se trouvait dans des circonstances telles qu'il n'a pu comprendre sa voix ? Non encore. Car si vous ne parlez pas à quelqu'un, ou que vous lui parliez et qu'il lui soit impossible d'entendre votre voix, vous ne pouvez le condamner. Eh bien ! Rév. M., malgré la haute opinion que vous paraissez avoir de votre science, de votre sagesse et de votre équité, je ne crois pas être injuste à votre égard en vous disant (ce que vous paraissez ignorer) que l'Eglise catholique est aussi savante, aussi sage et aussi équitable que vous, et qu'elle ne condamne pas aux feux éternels, comme vous le prétendez, tous ceux à qui elle ne parle pas encore ou qui ne peuvent encore entendre sa voix. Mais lorsqu'elle parle à quelqu'un et qu'il est dans des circonstances telles qu'il peut entendre sa voix, il sera infailliblement perdu s'il ne l'écoute pas. Mais Dieu seul, et non pas l'homme, peut juger si telle personne est capable d'entendre la voix de son église qui lui parle. J'ai longtemps été dans ces circonstances telles qu'il m'était impossible d'entendre la voix de l'Eglise que Jésus-Christ a fondée sur Pierre, sur le roc inébranlable, et alors je n'étais pas coupable de ne pas la suivre. Mais depuis quelque temps elle m'a parlé, j'ai entendu sa voix et je lui obéis avec respect et amour pour le reste de ma vie. Mes bien-aimés parents n'ont pas encore entendu sa voix, elle n'a pu pénétrer jusqu'à eux. Ils sont environnés de protestants, ils n'entendent que des protestants vous ne leur mettez en mains que des livres protestants remplis de préjugés et d'exposés tout-à-fait faux. Cela n'est pas leur faute. Ne répétez donc plus l'horrible parole que vous me mettez gratuitement dans la bouche, qu'ils seront damnés. Elle est de votre propre fabrique. Encore une fois, je vous répète que je n'ai jamais pensé que mes parents et mes amis en Ecosse seraient perdus pour être nés protestants, et l'église catholique ne m'oblige pas à le croire. Mais si la divine providence, comme je l'espère, permet que la voix de l'église catholique pénètre jusqu'à eux ; soit en leur faisant faire liaison avec quelque catholique instruit, comme l'évêque ou le curé catholique de Glasgow, soit en leur mettant sous la main un seul, oui un seul bon livre catholique, ils écouteront cette voix malgré vous ; car ils savent aussi bien que moi, que Jésus-Christ a dit : celui qui n'écoute pas mon église sera regardé comme un païen, sans considérer ni son rang ni son nom sur la terre.

IV.—J'ai fait observer à mon respectable père que Jésus-Christ a dit à St. Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. etc. » Cette parole de Jésus-Christ voulait dire : Que celui à qui il parlait serait comme le premier (après Notre Seigneur s'entend) dans son église, où serait la pierre fondamentale (toujours après Jésus-Christ) de son Eglise, et voilà que pour éviter l'accablante preuve qui ressort de ce texte en faveur de la primauté et de l'infaillibilité de l'Eglise fondée par

St. Pierre, et arrosée de son sang, vous rapportez la moderne opinion d'un certain individu nommé Dr. Forbes, et vous dites avec lui : *Le roc sur lequel J. C. a bâti son église n'est pas Pierre, mais la vérité émise par Pierre*. Il paraît à vos yeux que notre Apôtre de moderne fabrique a bien plus de science que son Sauveur, et, est bien plus capable d'annoncer une vérité. Si N. S. eût eu envie de parler de vérité pour pierre fondamentale de son église, il n'avait pas besoin du Dr. Forbes pour trouver ce mot *vérité*. Assurément s'il eût voulu dire : « *Je bâtirai mon église sur la vérité émise par Pierre* », il l'aurait dit, et nous l'aurions compris et su sans le secours du Dr. Forbes, mais comme il a dit que c'était sur Pierre qu'il voulait bâtir son impérissable église, à nous de l'écouter et de le croire, même sans la permission du Dr. Forbes.

Nous disons comme St. Paul et comme vous :

C'est vrai. aucun homme ne pouvait donner une autre fondation à l'église de J. C. que J. C. lui-même. Aussi nous ne disons pas que *c'est un homme faible qui a donné* cette fondation à l'église, mais nous disons que c'est J. C. parceque nous lisons tous les jours dans l'Evangile que le Sauveur des hommes, qui est Dieu et tout-puissant a pris Pierre et en a fait (après lui sans doute) le chef, la fondation de son église. Cela était impossible à l'homme, mais était très-facile à Dieu. Et puisqu'il dit qu'il veut le faire, pourquoi ne le croyez-vous pas ? Je disais que St. Luc a succédé à St. Pierre, et quoique vous le sachiez aussi bien que moi, vous le niez hardiment, en disant que cela n'est pas dans l'Ecriture. Je serais donc un aussi savant logicien que vous, si je vous disais qu'il n'y a pas de nation Ecossaise, parcequ'il n'en est pas fait mention dans l'Evangile.

V.—Vous niez de ce que l'église catholique se dit infaillible. C'est tout simple : comme vous avouez tous les jours que vos églises peuvent se tromper, et se trompent en effet, et trompent aussi les peuples, il vous paraît trop pénible et trop embarrassant, d'examiner par les conséquences, d'examiner les titres que l'église catholique a à cette infaillibilité dont vous savez bien encore une fois, que les vôtres sont dépourvus, vous aimez mieux en rire.

Mais pesez s'il vous plaît les réflexions suivantes, elles vous rendront peut-être un peu plus sérieux. L'Eglise de J. C. devait-elle être infaillible ? vous devez dire oui, puisqu'il a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Si l'Eglise de J. C. devait être infaillible comme vous êtes forcé de l'avouer, devait-elle le savoir, devait-elle le proclamer ? vous devez encore dire oui, elle devait le savoir, elle devait le proclamer ; autrement elle aurait été infaillible dans la connaissance de la vérité et ignorante en même temps, ce qui est une contradiction dans les termes.

Dites moi à présent laquelle des innombrables églises protestantes est infaillible ? Aucune ne le sait, aucune n'ose le proclamer. Si une seule d'entre elles voulait écrire sur son front ce divin titre *d'infaillibilité* que l'église de J. C. doit posséder, d'après votre aveu, toutes les autres églises protestantes s'élèveraient à la fois, et le lui accorderaient avec indignation, et rien ne serait plus juste. Si elles ne sont pas infaillibles individuellement, elles le sont encore moins collectivement, puisqu'elles enseignent des doctrines absolument contradictoires les unes aux autres, oui, des doctrines contradictoires et auxquelles cependant elles tiennent tant, et qu'elles regardent comme si essentielles au salut, que plutôt que de les abandonner, elles ont fait couler des ruisseaux de sang humain ; par exemples les églises d'Angleterre et d'Ecosse qui se sont battus avec tant d'acharnement. On se croit si peu infaillible dans ses églises, que ce mot lui-même d'infaillibilité vous fait sourire. Puisqu'aucune de vos églises ne dispute à l'Eglise Catholique Romaine

ce beau titre à l'infaillibilité qu'elle seule réclame, il n'y a pas à balancer, elle seule est l'église assise sur le roc inébranlable. Si l'église établie par la loi en Angleterre voulait à quelque beau jour se dire infaillible, on pourrait être embarrassé laquelle des deux croire; mais puisque l'église d'Angleterre, ni l'église réformée d'Ecosse n'osent croire ni se disent tout haut infaillibles, bien simple, bien simple qui voudra leur donner ce titre, bien simple aussi qui voudra les écouter, puisqu'étant faillibles elles peuvent enseigner l'erreur. Je me jette donc entre les bras de l'église catholique. Seule, elle ose se proclamer infaillible; seule, elle sent sa puissance, sa force, et sa durée; seule elle est assise sur le roc inébranlable; seule elle parle et mérite d'être écoutée.

VI.—Vous-vous servez d'un terme de mépris en parlant des prêtres catholiques; vous voudriez les faire passer pour des ignorants et des imposteurs. Par malheur pour vous, Rév. Mr., mais par bonheur pour moi, j'ai vu de mes propres yeux que tout ce que vous dites à vos peuples des prêtres catholiques est un tissu d'affreuses calomnies qui seront tôt ou tard reconnues, soyez-en sûr, à votre préjudice. Je vous assure qu'il vous est bien plus facile de les calomnier que d'imiter leurs vertus. J'ai vécu chez de très-respectables ministres protestants et chez des prêtres catholiques: encore une fois, j'ai tout vu de mes yeux chez les uns et les autres, j'ai tout entendu, tout pesé, et c'est après cela que je vous dis que la vie de sacrifice, de prières, de mortification, les aumônes, la charité pour les malades, le zèle pour le salut des âmes, l'amour du prochain, l'esprit de libéralité des prêtres catholiques, les élèvent autant au-dessus des ministres protestants que le ciel est élevé au-dessus de la terre.

VII.—J'ai parlé à mon père de la nécessité de confesser nos péchés à ceux à qui J. C. a donné le pouvoir de les remettre. Vous paraissez vouloir contredire ce que j'ai écrit à ce sujet; cependant on voit que vous n'êtes pas peu embarrassé. Vous commencez par dire: "*il est bon parfois de confesser ses fautes.*" On voit que vous n'osez pas dire quand cela est bon, et dans la pratique vous agissez comme si cela n'était jamais bon. Puis vous ajoutez l'un à l'autre, et cela sans explication, de manière à donner à penser qu'on peut aller à confesse au premier venu, c'est-à-dire que le jeune N... ferait bien d'aller à confesse à la jeune Delle N... et vice versa. Mais cette confession au premier venu vous paraissant bientôt absurde et dangereuse, ou plutôt impraticable, vous nommez enfin *quelqu'un* à qui il sera bon de se confesser et vous dites "*il est bon de se confesser au ministre dans certains cas.*"

Mais permettez-moi de vous demander, s'il est bon d'aller à confesse, pourquoi votre église ne dit-elle pas à son peuple d'y aller? Si elle le dit, pourquoi personne ne l'écoute-t-il pas? S'il est bon, comme vous dites, d'aller à confesse à son ministre dans certains cas, un de ces cas ne

serait-il pas l'heure de la mort, voudriez-vous me dire quel jour et à quelle heure je mourrais pour faire cette confession auparavant; et si vous devez me répondre que je puis mourir à chaque instant, ne dois-je pas en conclure que je fais bien d'aller à confesse chaque fois que ma conscience me reproche quelque chose? Et bien! Rév. M., c'est justement ce que font ces simples et ignorants catholiques. Ils croient comme vous *qu'il est bon d'aller à confesse en certains cas*, mais la différence est qu'ils font ce qu'ils croient bon, tandis que vous ne le faites pas.

VIII. Vous dites avec les juifs incrédules qu'aucun homme ne peut remettre les péchés. Mais qui êtes-vous pour contredire ainsi votre Sauveur et prêcher une doctrine contraire à la science? Si Dieu veut donner tel et tel pouvoir à un homme, qui êtes-vous pour dire qu'il ne le peut pas? Est-ce que le Dieu tout-puissant sera obligé de vous demander permission lorsqu'il voudra faire quelque chose? L'homme n'a pas le pouvoir de ressusciter les morts, Dieu seul a cette puissance. Mais si Dieu veut bien dans sa miséricorde donner cette puissance à Pierre et que Pierre s'approche de Tabitha qui était morte et lui dise: "*levez-vous,*" viendrez-vous contester à Pierre le pouvoir qu'il exerce sur la mort même? Quand bien même vous auriez le courage de le faire, ni Pierre, ni ceux qui sont dans l'église fondée sur Pierre ne feront de cas de vos puérides objections. Et Pierre, faible mortel dira à la morte Tabitha: "*levez-vous,*" et elle se lèvera, et elle sera pleine de vie, et sa résurrection vous confondra, et chacun, excepté vous, bénira Dieu de ce qu'il a donné un si grand pouvoir aux hommes. Ainsi, Rév. M., sachez que Dieu seul a le pouvoir de ressusciter les morts, mais quand il veut donner ce pouvoir à un homme, fut-il le dernier et le plus faible des hommes, il pourra d'une seule parole briser les liens de la mort. De même, Dieu seul a le pouvoir de pardonner les péchés, mais si Dieu dans sa sagesse veut conférer ce pouvoir à un homme, cet homme pardonnera les péchés malgré toutes vos objections: Or depuis que J. C. a dit: *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez et retenus, etc. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sera délié.* Comment osez vous nier que ces paroles aient leur accomplissement tel que J. C. l'a prononcé.

Pour ne pas avouer que ce texte vous accable et vous confond, vous dites que J. C. donnait par là à ses ministres le pouvoir de déclarer quand les péchés seraient remis: En vérité croyez-vous, que si le Sauveur avait eu intention de dire qu'il ne donnait à ses apôtres que le pouvoir de déclarer quand les péchés sont remis, qu'il avait besoin de vous pour trouver ce mot *déclarer*. Non, mais comme il ne parlait pas de *déclaration* mais de *pardon*, vous n'avez pas droit de changer ni sa parole, ni sa doctrine pour le faire autrement que l'Évangile nous le rapporte.

(A continuer.)



LE COCOTIER.

Nous allions aux Marquises, et notre navire, sous le ciel enflammé des tropiques, cherchait ces plages sablonneuses entourées de récifs, où l'Océan indien voit chaque jour le plus petit des animalcules, le polype imperceptible du corail, empiéter sur ses rives, le resserrer dans son immense bassin, et élever contre la fureur de ses tempêtes des barrières progressives et inébranlables. Nous découvrîmes bientôt une des nombreuses petites îles que ces animaux microscopiques ont fait sortir du sein des eaux, et qu'ils agrandissent tous les jours, jusqu'à ce qu'ils en aient formé un continent, peut-être. Déjà cet îlot, qui probablement n'était jadis qu'un écueil caché sous les ondes, s'était paré d'une riante verdure, promettant aux naturalistes de notre expédition une riche moisson de plantes nouvelles. On mit le canot à la mer et nous abordâmes. Mais hélas, les espérances de nos savants furent déçues, car toute la flore du pays se bornait à quelques plantes graminées, à quelques fougères, et les bosquets que nous vîmes n'étaient composés que d'une seule espèce d'arbre. La faune de cette terre vierge était tout aussi pauvre, car nous aperçûmes en mammifères que des phoques rampant péniblement sur les rochers des récifs, et des roussettes, ou chauves-souris grandes comme des lapins, suspendues par les pattes de derrière aux feuilles longues et raides des arbres; les oiseaux étaient tous aquatiques, et nous distinguâmes parmi eux des mouettes, des goélands, des plongeurs et des canards.

Je demandai au botaniste de notre bord, c'est à dire au chirurgien, ce que c'était que ces arbres disgracieux, maigres, tortus, à moitié renversés et ne se soutenant qu'en s'appuyant les uns sur les autres.

—Ce sont des cocotiers, me répondit-il.

Je restai ébahi comme un vrai Parisien que je suis, et comme un Parisien qui, avant ce voyage, n'avait guère quitté le faubourg Saint-Germain que pour aller à la Chaussée-d'Antin ou à la place Royale.

—Allons, docteur, je vois que vous voulez me mystifier. Quoi! de laids plumasseaux jaunâtres attachés au bout de manches grêles et tortus seraient ces cocotiers si magnifiques dans les descriptions des voyageurs et dans les décorations de l'Opéra?

—Pas autres choses.

—Quoi! c'est cet arbre qui, au dire des botanistes, joint l'élégance à la majesté; dont le tronc ou stipe s'élève droit comme une colonne; dont la tête verdoyante se balance gracieusement dans les airs à quatre-vingts ou cent pieds de hauteur?

—Absolument cela, si vous voulez bien vous figurer que la hauteur est exagérée de moitié, que la colonne est tortue et penchée, et que la tête verdoyante tire un peu sur la couleur du foin sec.

Comme vous le voyez, mon cher, le tron ou stipe n'est ni droit ni colonnaire, ainsi que le disent les botanistes, mais souvent tortu et toujours courbé ou penché: du moins je les ai toujours trouvés ainsi, et j'ai parcouru toute la terre entre les tropiques, c'est dire que j'ai vu tous les pays où les cocotiers peuvent croître. Le tronc atteint ordinairement quarante pieds de hauteur, bien rarement cinquante, et jamais plus; il est terminé par une sorte d'ombrelle composée de douze à vingt feuilles penchées, à folioles ensiformes et horizontales, et chaque feuille atteint ordinairement huit à neuf pieds de longueur, quelquefois dix à douze ou même davantage. A la basse interne des inférieures, on voit de grandes spathes ou sacs ovales qui donnent passage à un spadice ou régime ou grappe de fleurs, auxquelles succèdent des fruits qui sont or-

dinairement de la grosseur de la tête d'un homme, et que vous connaissez, car on en trouve jusque sur les marchés de Paris.

Le chirurgien en resta là, et comme nos naturalistes déçus étaient de fort mauvaise humeur, que, pour mon compte, j'avais pris les cocotiers dans une antipathie d'autant plus horrible que j'avais fait quatre mille lieues pour en voir, nous nous apprêtâmes à remonter dans notre canot pour retourner au vaisseau. Tout à coup notre géologue se mit à souffler comme un hippopotame; il saisit le bras du docteur avec une sorte d'agitation fébrile, en lui montrant du doigt un peu de fumée qui s'élevait au-dessus d'un bouquet de palmiers. Or, il est bon que vous sachiez que notre géologue était un zélé partisan de l'incandescence du globe, du feu central, des soulèvements, des dislocations, etc., etc.

—Je vous le disais bien, docteur, s'écria-t-il aussitôt que son agitation lui permit de parler, ces îles de la mer du Sud, comme tous les continents et toutes les montagnes du globe, depuis Mont-Souris près Paris jusqu'aux Himalaya, doivent évidemment leur origine au feu central qui les a lancés du sein des eaux; toutes ces îles sont des volcans, et voici la fumée, une colonne immense de fumée, qui s'élève d'un énorme cratère!

Aussitôt le géologue tourna le dos à la mer et se mit à courir du côté du cratère. Nous le suivîmes comme nous pûmes.

—Vous le voyez, disait-il en se retournant de temps à autre vers le docteur, vous le voyez; ici votre travail des polyèdres et vos bancs de coraux sont tout à fait en défaut contre l'évidence de mes volcans, et...

Le géologue resta stupéfait, car nous étions dans le bosquet et nous n'y trouvâmes pas de caractère, mais tout simplement un petit feu d'herbes sèches, sur lequel une famille d'Indiens faisait cuire des coquillages nouvellement arrachés du sein de la mer. Notre subite apparition effraya un peu les pauvres gens; mais comme notre chirurgien parlait fort bien le langage de cet archipel, il les rassura bientôt. Nous leur donnâmes quelques bagatelles, et en échange ils nous invitèrent à partager leur repas, ce que nous acceptâmes de grand cœur.

On nous offrit d'abord, pour nous rafraîchir, une liqueur fraîche, douce, sucrée, limpide, ayant un peu d'analogie avec du petit-lait, mais beaucoup plus agréable.

—Qu'est-ce que c'est cela? demandai-je au docteur.

—C'est du lait de coco, me répondit-il.

—Ah!

On nous servit ensuite une substance blanche, d'une transparence un peu cornée, comme le fruit creu de la mère, mais d'un goût excellent, quoique un peu ferme, ayant du rapport avec la noisette. J'en mangeai plusieurs très-gros morceaux avec beaucoup d'appétit, puis je demande ce que c'était.

—C'est l'amande de la noix de coco, me dit le docteur.

—Ah! Ah!

Un instant après une Indienne m'apporta un vase noir, poli, brillant, enjolivé de sculptures assez bien faites quoique sans art; il était d'une sorte de bois très-dur, très-solide et ressemblant à de l'ébène.

—C'est la coque d'une noix de coco, me dit le docteur, et ces insulaires n'ont pas d'autre vaisselle.

—Bah!

Puis on remplit cette coupe d'une excellente liqueur spiritueuse que l'on nomme *calou*, et qui, je crois, enivre rait son homme tout aussi bien que le vin de Champagne.

—Pour obtenir ce *vin de palmier*, me dit le docteur, on coupe la spathe du cocotier dès le moment où elle se

forme : il en sort une sève limpide qu'on laisse fermenter pendant vingt-quatre heures, et c'est cette liqueur que vous buvez.

—Diavolo ! c'est une assez bonne chose.

Alors on apporta sur l'herbe qui nous servait de nappe une grande corbeille tressée, si serrée et avec tant d'art, qu'elle aurait retenu l'eau qu'on y aurait mise. Cette espèce de plat contenait un énorme chou cuit à l'étuvée, avec une excellente sauce faite avec un mélange de beurre et de lait. Je trouvai ce mets fort bien accomodé et et j'en mangeai avec le plus grand plaisir, en remarquant néanmoins que ce chou avait les feuilles plus longues et plus minces que le chou ordinaire, et un parfum plus délicat.

—Le plat qui contient cette étuvée, me dit le docteur, est fait avec des côtés flexibles de feuilles de cocotier ; le chou n'est rien autre chose que le bourgeon terminal de cet arbre, coupé lorsqu'il est encore à l'état herbacé ; la sauce se compose d'une émulsion de l'amande de coco avant sa maturité.

—Voilà un arbre singulier ! m'écriai-je.

Le dernier plat que l'on nous servit consistait en des queues de homards cuites dans de l'eau de mer, et accomodées à l'huile et au vinaigre.

—Comment trouvez-vous cette huile ? me dit le docteur.

—Fort bonne, lui répondis-je, et meilleure que beaucoup d'huiles d'olive.

—C'est de l'huile de coco ; et que dites-vous de ce vinaigre ?

—Il est très-fort et d'un bon goût.

—C'est du lait de coco aigri au soleil. Comment trouvez-vous cette eau-de-vie ? me dit-il en vidant la liqueur d'un flacon dans ma coupe.

—Excellente, quoiqu'un peu fort ; vient-elle de Cognac ?

—C'est de l'eau-de-vie tirée du vin de cocotier par la distillation. Mais, tenez, voici notre hôte qui vous passe un morceau de sucre candi pour l'adoucir, et ce sucre n'est rien autre chose que la sève du cocotier, épaissée par le feu et cristallisée ou plutôt desséchée.

—Quoi ! cet arbre a fourni tout notre dîner ?

—Mieux que cela ; c'est avec les fibres de son tronc que l'on a fabriqué les jolies nattes sur lesquelles nous sommes assis. Le coquet chapeau de notre hôtesse, que vous auriez pu prendre pour un chapeau de paille d'Italie, est tissu avec les jeunes folioles de cet arbre ; le bonnet de notre Indien est tout simplement la spathe ou le sac dans lequel le régime de fleur était enveloppé. Le manteau du mari et la robe de sa femme ont été tissés avec la bourre qui enveloppe la noix à sa maturité ; le matelas sur lequel ils couchent et la molle matière qui le remplit, les voiles de sa pirogue, la ligne avec laquelle il

pêche, et mille autres objets d'ameublement sont de la même matière. La palissade qui clôt son petit jardin, la charpente de sa cabane, sont établies avec le bois du cocotier qui est très-dur ; la toiture, impénétrable au soleil, au vent et à la pluie, consiste en ses feuilles habilement entrelacées. Avec les filaments de la basse des feuilles et du régime, l'Indien fabrique des câbles et des cordages plus légers, plus souples et plus coulants que ceux de chanvre, et ne pourrissant pas aussi vite. Enfin, il n'est pas jusqu'au parasol que nos hôtes obligeants ont placé sur votre tête pour vous abriter d'un soleil brûlant, qui ne soit entièrement composé des diverses parties de cet arbre précieux.

Aussi les Indiens le cultivent-ils avec grand soin. Comme il est sans branches et qu'il ne produit aucun rejeton, on ne peut le multiplier que de semence, et pour cela on choisit les fruits les plus gros, les plus sains, et entièrement recouverts de leur *caire* ou bourre ; on les plante autant que possible sur les bords de la mer ou de toute autre eau saumâtre ; cependant il réussit également bien dans tous les terrains, pourvu qu'ils soient humides, et surtout quand on a eu la précaution de jeter au fond du trou où l'on place le coco un lit épais de sel. Les Indiens, pendant que l'arbre est jeune, lui prodiguent des arrosements d'eau salée, et chaque année, lorsqu'il est devenu productif, ils jettent à son pied une certaine quantité de sel. Entre les tropiques, la noix de coco germe en quinze ou vingt jours. (Il en est bien autrement dans nos serres parisiennes, et l'on en peut voir une, dans le bel établissement de MM. Cels frères, qui, depuis trois ans, n'a développé que cinq ou six feuilles, et dont les racines sont encore renfermées dans la coque ; c'est celui que nous avons fait graver ici.

—Les palmiers, les palmiers ! grommela notre géologue, dans la bouche était restée jusque-là fermée comme le cratère de son volcan ; parbleu ! les palmiers prouvent bien l'incandescence primitive du globe, puisqu'il y en avait des forêts entières à Metz, en auvergne, à Paris même, et il fallait qu'il y fit chaud.

—Quand cela ? reprit le docteur.

—Eh, parbleu ! quand la terre n'était encore peuplée que de crocodiles et de tortues.

Cette boutade nous fit partir tous d'un éclat de rire, et notre savant allait éclater comme une soupape de sûreté de notre pauvre globe, quand un coup de canon nous avertit de retourner à bord. En passant, je jetai un dernier regard sur les cocotiers de la grève ; mais comme mes préventions avaient changé, je les trouvai plus grands, plus droites, plus élégants, enfin parés de toute l'utilité que je venais de leur découvrir. Ces arbres sont la providence des îles de l'archipel indien.

REGULARITE DANS LES REPAS.

Le Dr. Hall, dans son "*Journal of health*," dit que "la moitié des maladies ordinaires seraient bannies chez les peuples civilisés, et que la *dyspepsie* seraient à peu près inconnue, si chacun ne mangeait que *trois fois par jour* et à des *intervalles réguliers*, ne prenant pas un atome d'aliment entre le repas, dont les intervalles doivent être d'au moins cinq heures, temps requis pour la digestion complète d'un repas ordinaire."

Pour notre part, nous devons à la vérité déclarer que plus d'un tiers de ceux qui se présentent au médecin pour des avis professionnels, doivent attribuer leurs ma-

ladies à leur irrégularité dans les repas et à la trop grande quantité d'aliments mal préparés qu'ils *avalent*.

Si une personne mange entre les repas, le travail de la digestion des aliments déjà contenus dans l'estomac, est arrêté, jusqu'à ce que les aliments pris en dernier lieu, soient rendus à la même condition de ceux avalés durant le premier repas. Voulez-vous une comparaison ? lisez : Si vous plongez un morceau de glace dans un chaudron rempli d'eau bouillante, l'ébullition cessera jusqu'à ce que la glace fondue arrive au même degré de chaleur que

l'eau déjà contenue dans le chaudron, et alors le tout continuera de bouillir.

Mais, c'est une loi de la nature que toute nourriture se gâte après avoir été exposée à la chaleur et à l'humidité pendant quelque temps. Si on fait un repas, et que deux heures après on en fasse un autre, ces deux repas resteront dans l'estomac plusieurs heures avant d'être digérés.

Peut-on se figurer sans un horrible dégoût, que l'on ait alors une telle quantité de nourriture dans l'estomac, laquelle forme un mélange gâté ? mélange qui ne peut guère servir au procédé de la nutrition et à faire du sang pur. Il n'est guère surprenant que la *dyspepsie* ait une si grande variété de symptômes, et que l'on accuse des douleurs ici et là, quand il n'y a peut-être pas une seule goutte de sang pur dans toute l'économie. De là, les nerfs qui sont nourris par un sang impur et imparfait, deviennent malades ; ils se plaignent qu'ils ont faim, et comme un homme affamé, ils sont sans repos, chétifs et alarmés. On est convenu d'appeler cet état : *débilité nerveuse*. Dites-nous, maintenant, avez-vous connu un homme quelconque, souffrant d'une *débilité nerveuse* de l'estomac qui en soit arrivé à cet état après avoir vécu régulièrement ?

L'estomac est fait d'un grand nombre de petits muscles, qui tous apportent leur part de travail dans le procédé de la digestion. Tous les muscles du corps humain doivent avoir un temps de repos. Le cœur lui-même, si actif, est à l'état de repos un tiers du temps. L'œil peut se mouvoir deux fois dans une seconde, mais il ne le pourrait pas durant cinq minutes consécutives. Les mains et les pieds doivent se reposer, il en est de même pour les muscles de l'estomac ; ils ne peuvent être en repos que quand ils n'ont pas d'ouvrage ; quand l'estomac est vide. A cinq heures d'intervalles même, et en mangeant trois fois par jour, cet organe est en activité depuis le déjeuner jusque vers dix heures du soir. Un trop grand nombre, malheureusement mangent capricieusement à l'heure du coucher, et tandis que le reste du corps se repose, l'estomac travaille ardemment jusqu'à l'heure du déjeuner. Nous le répétons il n'y a pas grand prodige, si l'estomac a perdu son pouvoir d'action, s'il fonctionne mal. Combien de filles deviennent dyspeptiques, parceque étant constamment à la maison, elles croquent une bouchée par-ci, par-là ! Si on y réfléchissait un peu, les médecins auraient moins de besogne, et la maladie diminuerait.

A PROPOS DE BOTTES.

Charles XII ne connaissait point d'autres chaussures d'homme que les bottes. Entrant un matin chez son chancelier Mullern, encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, et se tint dans l'antichambre où il y avait grand feu. Il aperçut auprès quelques paires de souliers que Mullern avait fait venir d'Allemagne pour son usage. Le roi les jeta tous dans le feu, et s'en alla. Le chancelier sentant, à son réveil, l'odeur du cuir brûlé, en demanda la raison. « Voilà, dit-il, quand il l'eut sué, un étrange roi, dont il faut que le chancelier soit toujours botté. »

Conrad II, qui fut couronné empereur d'Allemagne à Rome, en 1027 est fameux par un singulier trait de libéralité.

Un de ses chevaliers ayant perdu une jambe à son service, Conrad lui fit don d'autant de pièces d'or qu'il en pourrait faire tenir dans sa botte.

C'est indirectement aux bottes que nous devons la substitution de la langue française à la langue latine dans les actes publics et judiciaires.

En 1539, René de Cossé, seigneur de Brissac et grand fauconnier de France, avait demandé un congé au roi pour aller suivre un procès des plus importants par devant le parlement de Normandie.

Peu de temps après, le grand fauconnier reparut à la cour.

« Eh bien ! Cossé, lui demanda François 1^{er}, quel arrêt l'échiquier a-t-il rendu dans votre affaire ?

—Sire, j'étais venu à franc étrier pour assister au jugement de mon procès ; mais à peine suis-je arrivé que votre cour de parlement m'a débotté...

—Vous a débotté ? reprit le roi ; qu'entendez-vous par là ?

—Oui, sire, m'a débotté... J'ai fort bien entendu et retenu ces mots : *Dicta curia debotavit et debotat dictum actorem*.

—Je vous entends, dit François 1^{er} en riant : Débotté, Cassé, et non débotté !... »

Le grand fauconnier n'en démordait pas ; le roi riait de plus belle, et, au bout de ce rire, il y eut une ordonnance royale portant que, dorénavant, tous les arrêts seraient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langage maternel, français et non autrement.

Si les bottiers mal habiles, ces bourreaux patentés de nos pauvres pieds, avaient encore à redouter le terrible traitement que leur faisait subir don Carlos, nous ne verrions plus tant de bottes ni de bottines manquées, et pourtant plus d'estropiés.

Son bottier lui ayant essayé des bottes trop étroites, le fils de Philippe II les fit mettre en pièces et fricasser ; puis il força l'infortuné à s'ingurgiter ce singulier miron.

RIENS DU JOUR.

Je lis dans un journal du soir les lignes suivantes, consacrées au récit de la mort des frères siamois :

Chang était depuis quelque temps atteint d'une affection pulmonaire. Le jeudi précédant sa mort, il sortit à cheval par un temps froid, dont il souffrit beaucoup pendant la nuit.

Vous avez bien lu : à cheval ! Et Hang, que faisait-il pendant ce temps ? Avouez que sa position devait être bien gênante.

**

M. Benoiton (ne cherchez pas qui peut se cacher der-

rière ce pseudonyme) éprouve le besoin d'avoir des ancêtres en marbre.

Il commande le buste de son grand-père à un sculpteur de sixième catégorie, on le lui apporte, il l'admire. Au bout de quelques jours il fait venir son plombier :

—Je vous avouerai, lui dit-il, que je ne comprends pas les beaux arts quand il ne sont pas heureusement mariés à l'industrie ; voilà ce que j'ai à vous proposer :

Ici M. Benoiton parla tout bas au plombier ; au bout de cinq minutes ce dernier se retira.

Huit jours plus tard, pour fêter l'anniversaire de son mariage, M. Benoiton montra à ses invités, au beau milieu de son salon, le buste de son grand-père, qui lançait par la bouche un limpide jet d'eau tombant dans une vasque de pierre ou étincelaient de superbes poissons rouges !

NOTES SUR LE TABAC.

Il y a dans l'homme un sentiment indéfinissable et indriel qui le porte constamment à sortir de lui-même, se l'étroit horizon qui l'entoure et qui l'opprime, pour s'élançer à la poursuite d'une chimère bienheureuse, vaguement entrevue à travers le prisme de son imagination. Accablé de chagrins et de souffrances, de misères physiques et morales, quels que soient d'ailleurs le rang où Dieu l'a placé et la position qui lui est faite, il sent à tout instant du jour sourdre au fond de son cœur et filtrer goutte à goutte une source inépuisable de mélancolie. Il vit dans un habitacle de fange, et il rêve des palais d'or et d'azur ; il est opprimé par la réalité, et il est tourmenté d'idéal et d'infini. Comment l'homme échappet-il à cette maladie incurable dont il porte le germe en soi ?

Les uns, les plus heureux et les mieux doués, y échappent par l'assiduité de la prière et des ardeurs mystiques, par une élévation constante du désir et de toutes aspirations de l'âme vers la cause divine de toutes les félicités.

Les autres, par le travail, l'amitié, l'ambition, l'amour, les affections de la famille et du foyer, par la recherche et le culte du beau sous toutes ses formes : art, littérature, poésie.

D'autres enfin, et ce sont, hélas ! les plus nombreux, cherchent dans l'ivresse, dans les excitants de toute nature, narcotiques ou spiritueux, grossières liqueurs ou parfums subtils, tabac, opium, haschisch, vin, rhum, eau-de-vie, absinthe, genièvre, les moyens d'échapper, ne fut-ce que pour quelques heures, à leurs douleurs et à leurs inquiétudes.

Nous dirons plus loin les ravages causés dans la société moderne par l'abus des liqueurs alcooliques. Parlons d'abord du funeste usage des narcotiques, dont, selon l'exacte et judicieuse observation de M. Michelet, l'invasion progressive se fait invinciblement dans toutes les classes de la population, obscurcissant l'esprit des uns, atteignant la santé des autres, et surtout isolant l'homme, le séparant de la femme et lui donnant, même au sein de sa famille et sous son toit, une déplorable préférence pour les satisfactions égoïstes et les jouissances solitaires.

Il n'y a pas à en douter, et sur ce point l'analyse chimique et inexorable : le tabac, c'est de la nicotine concentrée, c'est-à-dire un des poisons les plus subtils et les plus violents que connaisse la toxicologie.

Un médecin distingué, le docteur Clavel, a écrit que "seul, le tabac pourrait transformer le monde moderne en un vaste hôpital de vieillards, d'incurables et d'aliénés."

Or, les fumeurs de profession absorbent chaque jour des doses considérables de ce poison, auquel beaucoup d'entre eux s'accoutument sans doute comme les entrailles de Mithridate s'étaient accoutumées à une autre substance vénéneuse, mais dont les ravages, pour être insensibles, n'en sont pas moins terribles et sûrs. Il n'existe pas de constitution tellement vigoureuse qu'elle ne puisse être ébranlée par l'usage persistant de la pipe ou du cigarre.

Qu'est ce donc lorsque la pipe ou le cigarre exercent leur action sur la constitution du jeune homme ou de l'enfant ? Or, il est vrai de dire qu'aujourd'hui on fume même au collège. L'habitude se prend sur les bancs de l'école, par vanité ou forfanterie ; elle se poursuit pendant les années qui suivent immédiatement les études classiques, puis elle finit par s'enraciner et s'emparer à jamais de la vie. On ne saurait énumérer le temps, l'argent, les facultés intellectuelles qui, chaque année, s'envolent en fumée de tabac. Qu'on calcule seulement la dépense que l'habitude journalière de la pipe cause à un pauvre ménage.

En la supposant de 5 centins par jour, c'est une somme annuelle de près de \$18 qui va grever sans nul profit le budget du paysan ou de l'ouvrier.

Après le tabac, l'opium est l'excitant le plus usité du globe terrestre. En Chine, on absorbe une quantité prodigieuse de cette funeste denrée, qui, bien qu'interdite dans le Céleste Empire, se débite ostensiblement sur tous les marchés, et se fume dans des maisons patentées à cet effet. De la Chine, le poison a passé en Angleterre, où il a fait d'illustres victimes. Une d'elles, de Quincey, a décrit dans une sorte de poème les sombres et attachantes splendeurs des hallucinations causées par ce terrible narcotique.

Un jour, comme il errait malade et souffrant dans les rues de Londres, il fit la rencontre d'un camarade qui lui recommanda l'opium. Une heure après qu'il eut absorbé la teinture d'opium, dans la quantité prescrite par le pharmacien, toute douleur avait disparu, et des mondes nouveaux lui étaient révélés. C'est alors qu'il s'écriait dans son cœur : "O juste, subtil et puissant opium ! tu possèdes les clefs du paradis !"

Quel enlèvement de l'esprit ! Quels mondes intérieurs !

Était-ce donc la panacée pour toutes les douleurs humaines ?

"Le grand secret du bonheur, sur lequel les philosophes avaient disputé pendant des siècles, était donc décidément découvert,—se disait-il. On pouvait acheter le bonheur pour un penny et l'emporter dans la poche de son gilet ; l'extase se laisserait enfermer dans une bouteille, et la paix de l'esprit pourrait s'expédier par la diligence ! Le lecteur croira peut-être que je veux rire ; mais c'est chez moi une vieille habitude de plaisanter avec la douleur, et je puis affirmer que celui-là ne rira plus longtemps, qui aura entretenu commerce avec l'opium.

Ses plaisirs sont même d'une nature grave et solennelle, et, dans son état le plus heureux, le mangeur d'opium ne peut pas se présenter avec le caractère de l'*allegro*, même alors il parle et pense comme il convient au *penseroso*."

De Quincey se livra d'abord tous les mois à sa débauche favorite ; puis toutes les semaines. D'avance, il savourait l'heure de son étrange festin en se disant, comme je ne sais quel milord : "Vendredi prochain, s'il plaît à Dieu, je me propose d'être ivre." Bientôt il renforça les doses ; le poison devint pour lui d'un usage quotidien,

et de chute en chute, il en arriva à prendre trois cent vingt grains d'opium, c'est à dire huit mille gouttes de laudanum par jour ! Les effets furent désastreux et terribles ; aux hallucinations enchantées succédèrent d'effroyables cauchemars, des insomnies douloureuses, des tortures physiques et une atonie morale et intellectuelle qui n'eurent d'autre terme que la mort.

Edgard Poë mourut aussi du *delirium tremens* causé par l'opium.

On pourrait en citer bien d'autres, car, je le répète, le funeste narcotique n'est plus le privilège exclusif de l'Orient, et chaque jour voit s'augmenter le nombre des raffinés de l'Occident qui viennent y puiser l'oubli, l'ivresse, l'extase—et la mort.

Le haschisch est à l'opium ce que l'opium est au tabac : c'est l'excitant le plus subtil, le plus riche, et peut être le plus terrible de tous. Comme l'opium, il porte avec lui son châtement : pour une heure d'hallucination et d'enchantement, il vous réserve de longs jours d'atonie, d'affaïssement intellectuel et moral, d'incurable mélancolie.

C'est surtout ce qui constitue la force et la véritable dignité de l'homme,—la volonté qui est attaquée par la funeste substance. Le mangeur de haschisch perd bientôt la possession de lui-même. Il devient incapable d'action ; après quelques instants d'exaltation artificielle, ses nerfs se relâchent et deviennent impuissants ou capricieux. L'affaïssement est en raison du degré d'excitation, la dépression est proportionnée à l'exaltation. En un mot, les mangeurs de haschisch et d'opium finissent tous par être en proie à une sorte de passion démoniaque : ils ont vendu leur âme et abdiqué leur liberté.

Pour être moins profond et moins intense, le mal, chez les fumeurs, n'est pas moins à redouter. Je le répète, l'usage persistant du tabac apporte la gêne dans le ménage du pauvre ; ailleurs, il a mille autres inconvénients et pas un seul avantage ; il paralyse l'esprit, il obscurcit l'intelligence, il érousse la volonté.

L'homme subit, en vertu de sa propre nature, une foule de fatalités sensuelles ; n'en augmentons pas le nombre, ne nous forçons pas à plaisir de nouvelles chaînes quand nous avons déjà tant de peine à lutter contre celles que nous a imposées notre destinée !

Après le réquisitoire, il convient de mettre en lumière les arguments de la défense.

Voici le plaidoyer de nos contradicteurs.

“ MONSIEUR,

“ Ce n'est pas sans surprise et sans chagrin que j'ai lu votre article contre l'usage de la pipe et du tabac. Il y a bien des années que je fume, et je suis loin de m'en repentir : cette habitude m'a procuré les plus douces heures que j'ai passées dans ma vie, je lui dois la santé de mon corps et la liberté de mon esprit. J'avais rapporté d'un voyage maritime des dispositions au scorbut, aujourd'hui ma bouche est aussi saine que celle de l'enfant qui vient de naître. Le tabac est donc pour moi un vieil ami et même un bienfaiteur : ne trouvez pas mauvais que je vienne le défendre contre vos attaques.

“ Et d'abord je soutiens, à l'encontre de vos critiques, qu'il rapproche les hommes et qu'il favorise l'esprit de politesse et d'obligeance. Un bout de cigare établit plus souvent qu'on ne pense un véritable contact entre des individus placés aux extrémités de l'échelle sociale. Que de fois n'a-t-on pas vu l'ouvrier qui se rend à son travail et le gandin qui va papillonner sur le boulevard se rapprocher dans un sentiment fraternel pour s'offrir réciproquement du feu ou même du tabac ! Donc le tabac renferme un élément de politesse, d'obligeance et de sociabilité.

“ En outre, il favorise singulièrement la causerie. Où trouver plus de franche gaieté, de saillies et de bons mots que dans une réunion de fumeurs ? On ne fume pas à l'Académie française, et c'est sans doute pour cela que nos Immortels sont si ennuyeux et si lourds. On fume

à la Société des gens de lettres aussi voyez comme l'esprit y petille ! comme la causerie y est alerte, libre et naturelle !

“ J'ajoute que cette substance, si favorable aux charmes de la société, l'est bien davantage à ceux de la solitude. Elle entretient la causerie, mais elle développe surtout la rêverie, c'est-à-dire la faculté suprême des penseurs, des poètes et des savants.

“ Aussi tous les grands hommes, tous les grands monarques ont-ils favorisé et encouragé la propagation du tabac. C'est Christophe Colomb qui le premier l'a importée en Europe. Louis XIV donnait à Jean Bart la permission de fumer jusque dans ses antichambres, et il riait à s'en tenir les côtes quand l'illustre marin disait au Dauphin de France, dans ce rude langage qui fit plus d'une fois frémir les voûtes du palais de Versailles : “ Allons petit bougre, va me chercher du feu et allume-moi ma pipe. ” Pierre le Grand vendit cent mille écus aux marchands de Londres le droit d'introduire le tabac en Russie. Lorsqu'il revint de son tour d'Europe, il s'escorta d'une armée de fumeurs commandés par le général Gordo, et bientôt tout le monde fuma dans son vaste empire, jusqu'aux membres du clergé orthodoxe. Pour peu que vous ayez étudié la question russe, vous devez savoir que les popes sont aujourd'hui les plus intrépides fumeurs du monde civilisé.

“ Tous les gouvernements ont suivi l'intelligente initiative de Pierre 1^{er}, et leurs finances s'en trouvent bien. Si le tabac était si coupable de tous les méfaits que vous lui attribuez, si c'était comme vous le dites une substance vénéneuse, capable de transformer le monde moderne en un vaste hôpital de vieillards, d'incurables et d'aliénés, j'aime à croire qu'ils ne seraient pas assez inhumains ni assez ennemis de la santé et de la prospérité publique pour répandre ainsi le poison à pleine mains, pour traiter leurs propres subordonnés par le tabac, comme les Anglais traitent les Chinois par l'opium. Ils ont bien d'autres moyens de remédier au développement exagéré de la population !

“ Enfin, monsieur, je tiens, avant de terminer ma lettre, à répondre par un argument *ad hominem* à la partie de votre article où vous avancez que le tabac paralyse l'esprit, engourdit l'imagination et les facultés mentales. Une foule d'hommes éminents ou distingués dans les sciences, dans les lettres ou dans les arts, par la conception ou l'émission de la pensée, sont des fumeurs de profession.

“ Veuillez agréer, etc.

“ UN FUMEUR. ”

Cette lettre est-elle irréfutable ? Je ne le pense pas. Il est très-vrai que la funeste substance a été importée en Europe par les équipages de Christophe Colomb. Mais ce ne fut pas la seule peste, sans compter la fièvre de l'or, qu'ils rapportèrent du nouveau monde.

Aussitôt après son apparition, le tabac fut anathématisé par les autorités les plus graves. Urbain VIII fulmina une bulle contre lui, ou du moins contre l'usage indécent qu'on en faisait jusque dans les Eglises. Jacques I^{er} écrivit ces paroles peu sympathiques : “ Sans tabac, on ne croit pas avoir traité son hôte assez somptueusement, et ce qui répugne à dire, c'est que les femmes mêmes éprouvent le besoin de dépraver leur bouche, afin de pouvoir par cette similitude supporter l'haleine de leurs maris. ” Quant à Louis XIV, que notre correspondant transforme en partisan de funeste présent du nouveau monde, parce qu'il permettait à Jean Bart de fumer dans les salons de Versailles, qui ne sait qu'une semblable tolérance ne fut qu'une indulgente concession faite à l'héroïque marin ? Louis XIV et tous les princes de la maison de Bourbon ont toujours eu l'antipathie la plus prononcée pour cette drogue assoupissante qui, sauf l'exception de Jean Bart, n'a jamais paru à la cour de Versailles.

Selon Stendhal, l'intelligence baisse à mesure que l'usage de la drogue va se propageant. Si l'Allemagne est per-

due dans une vague rêverie, si la Hollande s'enfoncé chaque jour dans son épaisseur et dans sa graisse, si l'Espagne est endormie, si la France commence à battre la campagne, c'est la faute de la pipe, de la cigarette et du cigare.

Passons aux savants :

M. Victor Meunier soutient que le tabac est le plus puissant endormeur de l'énergie humaine.

M. Danet, un examinateur de l'École polytechnique, a observé que les plus intrépides fumeurs de l'École manquent leurs examens et sortent *fruits secs*.

Un journal de médecine publiait naguère le fait suivant :

“ Un enfant de dix ans tombait dans des accès inconcevables. Le médecin appelé essaya de tous les traitements, sans résultats. Il s'informe des habitudes de l'enfant ; on découvre qu'il se cache pour fumer. On

s'oppose énergiquement à ce précoce penchant, et le sujet guérit. ”

• M. Le Maut, auteur d'une Botanique célèbre, n'a pas assez d'anathèmes contre l'usage de la drogue. Il affirme qu'elle amollit la fibre musculaire, plonge l'âme dans cette résignation, dans ce désenchantement et ce lâche fatalisme si commode à la paresse et à l'égoïsme “ Etonnez-vous, s'écrie-t-il, que des gens assoupis soient plus enclins au rêve qu'à l'action ; qu'ils voient trouble, vivant dans une atmosphère de fumée ; et que, mis de père en fils, depuis près de trois cents ans, au régime du poison, ils n'aient pas cette énergie vitale et cette force expansive des gens sains de corps et d'esprit ! Qu'est devenue cette intarissable verve gauloise, et ce généreux patriotisme, et cette noble galanterie qui étaient nos vertus ? Tout cela s'en va en fumée, auprès d'une chope de bière, devant un jeu de dominos, entre les murailles noircies d'un estaminet ! ”

STYLE DE MAUVAIS GOUT.

(Suite.)

A l'occasion d'une statue équestre de *Henri-le-Grand*, l'auteur s'écrie “ Trompeur imager, qui voudrait nous amuser en la figure d'un prince, qui lui-même crayonne et figure ses mœurs sur nos cœurs ; qui tire au naïf et au naturel ses vertus sur nos âmes ; et en ses vertus nous montre le chemin battu du ciel !... Encore un coup, imager trompeur, qui monte mon victorieux en St. George, qui lui donne l'épée comme à St. Paul, et l'habilte tout en blanc, comme jadis on figurait la Vérité au temple d'Amphiaraüs... ”

A quelques pages de là, on trouve cette pathétique déclamation contre le monde : “ Et qui n'aimerait mieux rire, que pleurer, sur les folies du monde ! Monde gaucher, fait au rebours et à contre-fil, qui prend l'écorce pour l'arbre, le masque pour le visage, et le tableau, pour la chose exprimée ! Monde enfantin, et pire qu'enfant, qui contente plus ses yeux aux singeries de l'art, qu'aux ouvrages plus singuliers de la nature ; et qui, comme *Magas* disait de *Phlémon*, ne voudrait jamais avoir entre les mains que des boules et des osselets à jouer. Monde à nez de furet..... à prunelle égarée, qui trouve les Français noirs à Paris, les Mores blancs en Afrique... toujours amoureux et friand de ce qu'il n'a point, et dégoûtes de ce qu'il a ; vrai chien d'Esopé, qui quitte la chair pour l'ombre... Monde au cloche-pied depuis son enfance : antipode de la vertu... Monde à tête creuse, à cerveau mal timbré, qui, pour porter ses yeux au-dessus de sa foi, presse le corps pour voir un esprit, et courbe l'esprit pour adorer un corps... Monde à sens tourné, abâtardi de jugement, et qui aurait bon besoin d'ellébore ; monde au plus haut point d'audace, et qui, en la témérité de ses desseins, trouve tout à pas ouvert, tout à pont-levis baissé, jusqu'à donner un corps à celui qui est tout esprit, une image à celui qui n'a point de corps... *Henri*, mon prince, Bourbon, mon victorieux, nenni, non, ce n'est pas merveille, si le monde figure un homme en Dieu puisqu'il figure les dieux en hommes !... ”

C'est particulièrement dans les endroits où le vice-chancelier de Navarre veut louer son prince, qu'il déploie toutes les richesses de son éloquence ampoulée : “ *Henri*, mon victorieux, s'écrie-t-il, avec un ridicule enthousiasme, ce grand roi, le dauphin et l'amour du ciel, sacré ciel de l'amour, l'amour et le ciel du monde, et petit monde, en qui plusieurs mondes de bénédictions du ciel, plusieurs grâces d'amour..... Ce bon roi, tou-

jours vêtu et habillé des passions de ses peuples.. Lui qui ayant fiancé leur fortune, et épousé leur bien et leur mal, se pare et s'embellit des prospérités, et porte le noir sur les jours noirs de la France. Quand ce premier pair des princes du monde, et quand au monde ce prince sans pair, quand il paraît couronné de gloire, tout rayonnant d'honneur, et comme un grand soleil sur les étoiles de tout le monde, ô que l'amour, ce saint amour, dont son peuple révère ses couronnes, ô quel immortel printemps il désire à ses fleurs de lys, et qu'il se voit naïvement dans les fleurs de cet amour, et dans l'amour de ses fleurs ! O que, par tant de cœurs épanouis d'aise, par tant d'âmes en danse au son de tant de prospérités, par ces acclamations d'allégresse et de joie, par ces voix favorablement éclatées, la France montre bien qu'il faut qu'à tour de rôle ce bon prince entende ses bienfaits ; comme il ne les pouvait entendre sans les faire ; et qu'il fait qu'un roi si victorieux vive autant que la gloire, qu'il ne sait ce que veut dire *mort*... le victorieux ; qui, ayant donné le va-t-en à nos contusions, et dit le *holà* aux malheurs de la France, l'a tournée du Couchant au Levant, ainsi que *Charon* fit jadis de la ville de Chéronée. Vive ce foudroyant ! qui a émoussé la force de ses ennemis, donné l'extrême-onction à leur ambition, tiré le dernier hocquet à leur fierté, et, en chérubin du ciel, l'épée flambante au poing leur défend l'entrée du paradis de sa France. Vive ce triomphant qui porté sur le char de la gloire, nous a ramené la paix sans ailes, sans patins volans, sans boule roulante ; et de même qu'on dit que la fortune passa la rivière d'Euratas, pour demeurer chez les Lacédémoniens ! Vive, et qu'il vive dans les siècles des siècles, sa beauté burinée sur nos âmes, son amour sur nos cœurs, ses mérites en nos mémoires, et en nos bouches le récit de ses combats, le *Te Deum* de ses victoires, les hymnes et les cantiques de ses triomphes !

“ Le voilà pourtant, je le vois mon victorieux ! O front relevé, vénérable front, vrai tableau d'honneur, trône de bienséance, théâtre de majesté ! O yeux ! ô beaux yeux ! tous traits et attrait ! yeux doux ; yeux fusils et allumettes, flambeaux et lumières d'amour, le rendez-vous et le séjour des grâces ; yeux, ô doux yeux en temps calme et serein ! Maison, orage et tourmente, ô yeux, la tourmente et orage même ! voyez l'éclair, voyez la foudre en ces yeux. Foudre, et toute autre foudre que celui qu'on voit en la pierre *Astrapias* !

“ Nez royal, ô nez aquilin ! Titres des mieux marqués
 “ entre les titres des dieux : marque d'honneur entre les
 “ rois de Perse ; si privilégié, si honoré parmi les grecs,
 “ que, comme on l'appelait l'homme de bonne mémoire
 “ *uuémon* ; un victorieux *Callinicas* ; on appelait aussi
 “ celui qui avait le nez aquilin *Crypos*.

Rien n'est plus original que la description de l'homme
 en contemplation : “ par elle, il s'élève plus haut que tous
 “ les cieus dans le sanctuaire infini de l'éternité : non
 “ affranchi du servage et des liens du corps, il voit loin-
 “ loin, bas-bas dessous ses pieds, les cieus et non plus les
 “ cieus, mais petits cercles, petites roues à tourner d'une
 “ main ; les étoiles, le soleil, la lune, et non plus la lune,
 “ et non plus soleil, non plus étoiles, mais petites lampes,
 “ petites bougies, petites fluettes de feu ; la terre, non
 “ plus la terre, mais un trou de fourmillière, où les hom-
 “ mes, moindres que fourmies, vont et viennent, tournent,
 “ retournent, passent, repassent, font et défont, débat-
 “ tent et combattent ; tout ce petit tracas, tous ces petits
 “ labeurs parfois sanglants par un trou de fourmillière
 “ pour y bâtir un empire de fourmis....

“ Un turelupin, d'étude moisie, une plume-plumant,
 “ un brouille-barbouille-parfouille papier, une je ne sais
 “ quelle plume. qui traîne-rampe par terre, au lieu de
 “ voler dit : La paix est la mère nourrice des alliances,
 “ l'alliance des infractions, et un anneau de foi et de ser-
 “ ment des princes. Mais quels princes, ô turelupin, si
 “ sans foi ? Quelle foi, ô turelupin, où tant d'infractions ?
 “ Quelle alliance, où nulle foi ? Quel anneau, où nulle
 “ alliance ? Et voilà ta paix, ton alliance, ton anneau en
 “ pièces par tant d'infractions, ô turelupin !... ture-lure,
 “ turelupin, fi de toi ! fi ! je te laisse avec ta turelure ;
 “ et puisque tu ne veux ni le prendre ni le pendre, je te
 “ laisse turelupin pour reprendre mon victorieux. Ha !
 “ où est-il ? où est ce prince, toujours en butte et en
 “ blanc à tous les mauvais démons de l'Europe, et qui,
 “ à peine a eu le loisir de mettre l'épée au fourreau ? où
 “ est-il, ce brave, qui jamais ne trouvera estoc assez raide
 “ pour sa vaillance, ni assez d'ennemis pour son épée ?
 “ Victorieuse épée ! épée qui aurait autant de fourreaux
 “ que de corps d'ennemis, si tout doux, tout doucement,
 “ sa clémence ne lui eut dit à l'oreille : Arrête la vic-
 “ toire pour être doublement victorieux.....

“ En l'air, ma plume, en l'air ; deux et trois, trois et
 “ quatre, quatre tirades et plus, s'il le faut ; tirades à cen-
 “ taines, pointes sur pointes, élans sur élans, à l'honneur
 “ de ce grand roi.....En l'air ma plume, en l'air ; il y a
 “ de l'honneur à s'étendre, à s'élargir, à se donner car-
 “ rière sur les mérites d'un prince de vertu : tout alors,
 “ tout le sang bouillonne ; les veines s'enflent, le cœur
 “ grossit, l'âme s'élève ; tous les sens raidissent avec
 “ l'âme, comme l'âme avec tous les sens. En l'air, ma
 “ plume, en l'air.....toujours en l'air, toujours, toujours
 “ sur cette image de mon victorieux ; image, qui, à faute
 “ d'âme, semble demander la faveur de ton esprit, et tes
 “ compliments pour ses défauts ; vue pour ses yeux ; ouïe
 “ pour ses oreilles ; parole pour sa langue ; mouvement
 “ pour ses pieds ; et s'il lui faut des ailes, en l'air, ma
 “ plume, en l'air, afin que le monde connaisse qu'il n'y a
 “ aile que d'esprit, et que tout le monde en image ne
 “ vaut pas une plume ! C'est ainsi que la plume de
 “ M. de l'Hostal cesse de voler, après avoir plané si
 “ longtemps dans les régions obscures d'une insipide ex-
 “ travagance.

20. Le maire d'une petite ville située sur les bords du
 Rhône, fit un jour cette harangue à un des lieutenant-
 généraux de l'armée de Piémont : “ Monseigneur, tandis
 “ que *Louis-le-Grand* fait aller l'empire de mal en pire,
 “ damner le Danemarck, suer la Suède ; tandis qu'il gêne
 “ les Génois, berne les Bernais, et cantonne le reste des
 “ cantons ; tandis que son digne rejeton fait baver les
 “ Bavares, rend les troupes de *Zell* sans zèle, fait faire
 “ hesse aux Hessois ; tandis que *Luxembourg* fait fleurir
 “ la France à Fleurus, met en flammes les Flamands ; lie

“ les Liégeois et fait danser *Castanaga* sans castagnet-
 “ te ; tandis que le Turc hongre les Hongrois, fait escl-
 “ ve les Esclavons, et réduit en servitude la Serbie ;
 “ enfin, tandis que *Catina* démonte les Piémontais ; que
 “ *Saint-Ruth* se rue sur le Savoyard, et que *Latré* l'arrê-
 “ te, vous, Monseigneur, non content de faire sentir la
 “ pesanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore
 “ la barbe aux Barbets ; ce qui nous oblige d'être, avec
 “ un très profond respect, Monseigneur, vos très humbles
 “ et très obéissants serviteurs.”

3. Les prédicateurs du XIV^e. siècle affectaient de
 tousser, comme une chose qui donnait de la grâce à leurs
 déclamations. Olivier *Maillard*, cordelier fort à la mode
 de son temps, et qui jouissait d'une réputation brillante,
 n'a pas manqué dans un sermon français, imprimé à
 Bruges, vers l'an 1500, de marquer à la marge, par des
hem ! hem ! les endroits où il avait toussé. Tout l'au-
 ditoire répondit à cette éloquence de poitrine, d'une ma-
 nière plus éloquente encore ; et c'est peut-être de lui
 qu'est venu l'usage où l'on est de se moucher à chaque
 division de sermons.

Un des rivaux de *Maillard*, nommé *Bibantius*, prê-
 chant un jour le panégyrique de la Magdeleine, dit que
Marthe était une très-bonne femme *rara avis in terris* ;
 fort attachée à son ménage, très pieuse, et qui se plai-
 sait beaucoup à aller entendre le sermon et l'office divin ;
 mais que *Magdeleine*, sa sœur, était une coquette, qui
 n'aimait qu'à jouer, à causer et à perdre son temps ; que
 cependant *Marthe* faisait tout son possible pour la gagner
 à l'attirer à Dieu ; que, pour cela, *facciebat fanam so-*
ciam, elle faisait le bon compagnon avec elle et entraînait en
 apparence dans ses inclinations mondaines pour ne la pas
 effaroucher ; de sorte que, sachant combien elle aimait le
 bon air et le beau langage, elle lui dit des merveilles de
 la personne et des sermons de Notre-Seigneur, pour l'obli-
 ger finement à le venir écouter ; que la *Magdeleine* pous-
 sée de curiosité, y vint en effet ; mais qu'arrivant tard,
 comme font les dames de qualité, pour se faire davantage
 remarquer, elle fit grand bruit ; et passant pardessus les
 chaises, se plaça *in conspectus Domini*, vis-à-vis du pré-
 dicateur, et le regarda entre deux yeux avec une har-
 diesse épouvantable. Le reste de ce pathétique sermon
 est chargé de passages de poètes et de philosophes cités
 sans choix et sans gout.

Sous le règne précédent, le burlesque était si fort à la
 mode, qu'un docteur osa écrire la passion de Notre-Sei-
 gneur en vers burlesques ; et un prédicateur extravagant
 s'avisait de dire que *Jésus-Christ*, dans le jardin des
 Olives, avant de boire le calice de sa passion, le porta à
 la santé du genre humain. Le récit de ce trait ridicule
 donna lieu à une personne de s'écrier : “ Oh ! si cela est
 “ vrai, avouons de bonne foi que nous ne faisons guère
 “ raison à ce divin Sauveur.”

5. Un jeune abbé, prêchait la passion à une grille, dit
 que Notre-Seigneur, qui sua du sang de tout son corps
 dans le jardin des Olives, ne devait point pleurer autre-
 ment, parceque Dieu est tout oeil ; qu'il garda le silence
 devant *Hérode*, parceque l'agneau perd la voix en voyant
 le loup ; qu'il était tout nu sur la croix, parce qu'il
 était tombé entre les mains des voleurs ; que pour con-
 damner la vanité des pompes funèbres, il ne voulut point
 de flambeaux à ses funérailles, pas même les flambeaux du
 ciel ; et enfin, qu'il voulut être mis dans un sépulcre de
 pierre, pour nous apprendre que, tout mort qu'il était il
 avait horreur de la mollesse.

6. Un prédicateur, en parlant du relâchement des prê-
 tres, s'écria : “ O pauvre ville ! (l'Eglise) déplorable
 “ Sion ! que tu es aujourd'hui mal gardée ! que ta garni-
 “ son est poltrone et manchotte. Tu n'est défendue que
 “ par une milice qui ne sait manier ni le sabre de la jus-
 “ tice, ni l'épée de la vertu, ni le mousqueton de la foi,
 “ ni l'arquebuse de l'espérance, ni la carabine de la cha-
 “ rité, ni le marteau de la tribulation, ni les ciseaux de

“ la pénitence, ni le balai de la confession. Un moment d'attention, chrétienne canaille. ”

7. Un prédicateur ayant été bien régalé dans une petite ville, dit en chaire en faisant ses adieux : “ Vous m'avez bien traité, je veux vous le rendre. *Magdeleine*, dont je vais vous faire l'éloge, fera le repas : ses cheveux seront la nappe, ses larmes l'eau ; et pour le *Benedicite*, nous dirons *Ave Maria*. ”

8. Un prédicateur fort à la mode dans son siècle, commençait ainsi le panégyrique de *St. Paul* ; “ Il y a un grand différent parmi les théologiens, pour savoir quel nom portait l'apôtre, que vulgairement on appelle *St. Paul*. Les uns veulent qu'il se nomme *Saul*, parce qu'on lui donne ce nom dans le chapitre neuvième des Actes des Apôtres : les autres prétendent qu'il s'appelle *Paul*, parce qu'on voit ce nom à la tête de ses Epîtres. Quel sentiment croyez vous que j'embrasse ? ni l'un ni l'autre. Mais quel nom aura donc ce grand saint ? car encore faut-il bien qu'il est un nom. Eh bien ! mes frères, soyez tranquilles, il en aura un, et vous ferez bien de l'appeler avec moi *Le Jean de Libor*. C'est lui-même qui se donne ce nom mystérieux : *Ego vero jam delibor*. ”

9. Un panégyriste de *S. Pierre* prit pour texte : *Tu es Petrus* : vous êtes *Pierre*. “ Il y a, ajouta-t-il, trois sorte de pierre : pierres à bâtir, pierres à fusil, pierre à cautère. Notre saint est une pierre à bâtir, puisque c'est sur elle que Jésus-Christ a bâti son Eglise : il a été une pierre à fusil, qui a produit au monde la lumière de la foi : il a été une pierre à cautère, par le zèle et l'ardeur avec laquelle il a détruit tout ce que les hommes avaient de corrompu et d'impur. ”

10. Un cordelier, prêchant le jour de *S. Nicolas* dans un village, fit le parallèle de ce grand saint avec la vierge, et dit, entre autres choses : “ Elle était chaste, il était pur. Coupons-lui la barbe, c'est la Vierge Marie toute pure. ”

11. On se rappelle encore les facéties et le goût comique du petit père *André*, fameux prédicateur du dernier siècle, et religieux du couvent des PP. Augustins à Paris. C'était un homme d'une vie très sainte et très-austère, mais d'une éloquence entièrement ridicule. Quelques traits en feront juger.

Un évêque l'avait appelé le *petit falot*. Pour s'en venger, ce religieux prêchant en présence du prélat, prit pour texte : *Vos estis lux mundi*. “ Vous êtes, monseigneur, dit-il en s'adressant à l'évêque, vous êtes le grand falot de l'Eglise ; mais pour nous, pauvres diables, nous ne sommes que de petits falots. ”

Un jour la reine *Anné* d'Autriche arrivant à son sermon lorsqu'il était commencé, il lui dit pour tout compliment : “ Soyez la bien veue, madame : nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu ; ” puis il poursuivit son discours sans le reprendre dès le commencement, selon la coutume.

Une autre fois, il compara les quatre docteurs de l'Eglise latine aux quatre rois du jeu de cartes. “ *S. Augustin*, dit-il, est le roi de cœur par sa grande charité ; *S. Ambroise* est le roi de trèfle par les fleurs de son éloquence, *S. Jérôme* est le roi de pique par son style mordant ; *S. Grégoire* est le roi de carreau par son peu d'élevation. ”

On l'avait chargé d'annoncer une quête pour former la dot d'une demoiselle qui désirait se faire religieuse. Il dit, avant de commencer son sermon : “ messieurs, on recommande à vos charités une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. ”

Il avait prêché tout le carême dans une ville où personne ne l'avait invité à dîner. Il dit dans son adieu : “ J'ai prêché contre tous les vices, excepté contre la bonne chaire ; car je ne sais pas comment l'on traite en ce pays. ”

Il prêchait dans un couvent, et voulait exciter la charité de ses auditeurs envers les religieux. “ Un grand motif, dit-il, vous y engage : le feu du ciel est tombé

“ sur leur maison ; mais grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! le tonnerre est tombé sur la bibliothèque où il n'y avait point de religieux. Ah ! si, par malheur, il fut tombé sur la cuisine, ils seraient tous péris. ”

Il devait prêcher à Paris le soir du dimanche des Rameaux. Le matin un abbé qui monta en chaire dit : “ Il y a des gens oisifs qui agitent sérieusement la question pour savoir si Notre-Seigneur monta sur un âne, ou sur une ânesse. Je laisse la décision au prédicateur du soir. ” Le petit P. André, prêchant à son tour, dit : “ Messieurs, je suis surpris que le prédicateur du matin m'ait renvoyé une question si aisée à résoudre. Lisez l'Ecriture, et vous y trouverez ce passage : *Sedens super pullum asinæ* ; et quoiqu'en dise le prédicateur, vous verrez d'abord que c'est un âne. ”

Il prononçait aux capucins le panégyrique de *St. François* ; et parlant des miracles de ce grand patriarche : “ Jésus-Christ, dit-il, nourrit avec cinq pains cinq mille personnes. Ah ! que *St. François* en hérita bien là-dessus car, si le Sauveur renouvela ce miracle une autre fois, *St. François* tous les jours avec deux aunes de toile (c'est-à-dire avec une besace), nourrit plus de cinquante mille religieux : ”

Prêchant devant un grand prince, il prit pour texte : *Omnis caro fenum* et commença par dire : “ Monseigneur, foin de vous ! foin de moi ! foin de vous, mes dames ! foin de tous les hommes ! *Omnis caro fenum*. ”

12. Un prédicateur ayant pris pour texte : *Paul*, apôtre, commença son sermon par ces paroles : “ Grande était la Diane des Ephésiens, mais plus grande encore le colosse de Rhodes : grands étaient les présents d'Abraham, mais plus grands encore ceux de la reine de Saba : grandes et magnifiques étaient les noces du roi Assuérus, parce que l'on y voit des rois, des monarques, des princes et des satraps ; mais plus grandes encore celles de Cana, parce qu'on y voyait Jésus-Christ et ses douze apôtres. C'est de l'un de ses apôtres, que nous avons à vous entretenir : *Paul*, apôtre. ”

13. Un capucin, lançant dans son sermon des traits sanglants contre les libertins, leur dit avec véhémence : “ Vous vous flattez, malheureux, qu'à l'heure de la mort un bon *peccavi* raccommoiera tout ! Insensés ! vous vous trompez : vous ne pourrez jamais dire que *pec*, sans pouvoir prononcer *cavi* ; et voilà une âme fricasée, dont je ne donnerais pas un zest. ”

14. Le P. *Bourdaloue*, dans son sermon de la fausse conscience, dit : “ Souvenez-vous que le chemin du ciel est étroit, et qu'un chemin étroit ne peut avoir de portion avec une conscience large. ” Cette pensée est assez semblable à celle d'un autre prédicateur qui disait : “ Le ciel n'a point de porte cochère, on n'y entre point en carrosse. ”

M. le *Camus* n'était point pour les saints nouveaux ; et il disait un jour en chaire sur ce sujet : “ Je donne rais cent de nos saints nouveaux pour un ancien ; il n'est chasse que de vieux chiens ; il n'est chasse que de vieux saints. ” Il se plaisait fort à faire des allusions. Prononçant un jour le panégyrique de *St. Marcel*, son texte fut le nom latin de ce saint, *Marcellus*, qu'il coupa en trois pour les trois parties de son discours. Il dit, qu'il trouvait trois choses cachées dans le nom de ce grand prélat :

1o. Que *Mar*, voulait dire qu'il avait une mer de charité et d'amour envers son prochain ;

2o. Que *cel* montrait qu'il avait eu au souverain degré le sel de la sagesse des enfants de Dieu ;

3o. Que *lus* prouvait assez comme il avait porté la lumière de l'Evangile à un grand peuple, et comme lui-même avait été une lumière de l'Eglise, et la lampe ardente qui brûlait du feu de l'amour divin.

16. Un prédicateur, faisant le panégyrique d'un saint, prit pour texte le pronom *Hoc*. Cet admirable pronom, dit-il, contient les trois vertus de mon saint ! H, humi-

lité de mon saint ; O, obéissance de mon saint ; C, charité de mon saint. Ce seront les trois points de mon discours, et le sujet de vos favorables attentions ; *Ave Maria*.

Guillaume Petit, confesseur de *Louis XII*, fit en 1514, trois oraisons funèbres de la reine *Anne* de Bretagne, d'abord à Blois, où elle mourut ; ensuite à Notre-Dame de Paris, où son corps fut porté ; enfin à Saint-Denis, où il fut inhumé ; et quelque différence qu'il pût y avoir entre ces trois discours, ils se ressemblent tous par le goût singulier qui régnait alors. Parce que la reine, avait vécu trente-sept ans, il dit que "cette princesse avait mérité trente-sept épithètes pour trente-sept vertus, formant un char qui la conduisait au ciel." Parce qu'elle descendait de la très-illustre et très-ancienne maison de France, l'orateur fit remonter son origine jusqu'au siège de Troie ; et en descendant, il lui donna des rapports de parenté avec *Brutus*.

18. Un moine, prêchant à Paris, feignit d'être à la porte du paradis, où plusieurs personnes se présentaient pour y entrer. Une Duchesse vint avec un grand appareil, et frappa à la porte. "Qui est-là ? demanda *S. Pierre*. La duchesse répondit : c'est madame la duchesse une telle. Quoi, répliqua le célèbre portier, madame la duchesse qui va au bal et à l'opéra ? Madame la duchesse qui met du fard ? Madame la duchesse qui a des galants ? Au diable ! au diable !"

19. Le *P. Honoré*, capucin célèbre de son temps, traitait les vérités les plus terribles de la religion sous une forme burlesque : il brisait les cœurs, après avoir éprouvé les rates. Dans un de ses sermons, sur le jugement dernier, il prit en ses mains une tête de mort. "Parles, disait-il en son langage provincial ; parles : ne serais-tu point la tête d'un magistrat ? Tu ne réponds pas ? Qui ne dit mot consent. Il lui mettait alors un bonnet de juge. "Eh bien ! disait-il, n'as-tu point vendu la justice au poids de l'or ? N'as-tu pas ronflé plusieurs fois à l'audience ? Ne t'es-tu pas entendu avec l'avocat et le procureur pour violer la justice ? Comment bien de magistrats ne se sont assis sur les fleurs de lis, que pour y mettre la justice et la droiture mal à leur aise !" Il jetait alors la tête avec une espèce d'emportement, et en reprenait une autre à qui il disait : "ne serais-tu point la tête d'une de ces belles dames qui ne s'occupent que du soin de prendre les cœurs à la pipée ? Tu ne réponds pas ? Qui ne dit mot consent." Il tirait alors une foutange de sa poche, et la mettait sur cet objet hideux : "Eh bien !" tête éventée, poursuivait-il, où sont ces beaux yeux qui jouaient si bien de la prune ?

cette belle bouche qui formait ces ris gracieux, qui feront pleurer tant de gens en enfer ? Où sont ces dents qui ne mordaient tant de cœurs, que pour les pouvoir faire mieux manger au diable ? ces oreilles mignonnes, auxquelles tant de godelurieux ont chuchoté si souvent pour entrer dans le cœur par cette porte ? Où est ce fard, cette pomme, et tant d'autres ingrédients dont tu t'enluminais le visage ? Que sont devenus ces roses et ces lis que tu laissais cueillir par des baisers impudiques ? Il parcourait ainsi toutes les conditions, et coiffait sa tête de mort, selon les différents sujets qu'il avait à traiter. *Louis XIV*, ayant demandé au *P. Bourdaloue* son sentiment sur ce capucin : "Sir dit-il, il écorche les oreilles, mais déchire les cœurs. A ses sermons on rend les bourses que l'on a coupées aux miens."

20. La philosophie n'a point entièrement banni ce mauvais goût de nos ouvrages ; et, puisqu'il ose encore se montrer avec audace, on ne saurait trop en garantir la jeunesse, en leur en dévoilant tout le ridicule. Dans un livre de nos jours, en faveur du gouvernement arbitraire, l'auteur *M. L.....* s'exprime de la sorte : "On a prétendu que la théorie des lois était le fruit du délire de la manie paradoxale. Au son d'un écu, on est sûr de faire élaner du sein de la terre une foule de malheureux. On escamote les morceaux au manoeuvrier libre, et on lui cellerait la bouche, si on osait. On a empoisonné nos humeurs de cette sombre contrainte, de cette défiance concentrée, de ce goût d'une crapule solitaire, qui se sont naturalisés à Londres, parmi les fumées sulfureuses du charbon de terre."

Ailleurs, en parlant des ouvrages périodiques, qui l'ont justement critiqué, il dit : On révère ces cirons périodiques, qui, à force de gratter l'épiderme des bons ouvrages, parviennent quelquefois à y faire naître des ampoules. Des mites raisonnantes se sont rabattues sur le blé, sur le pain, la mouture : elles y ont porté la corruption. Toutes blanches encore de la poudre farineuse dont elles se sont couvertes dans leurs boulangeries, elles s'avisent d'insulter les vermisseaux indigestes qui ne rougissent pas de s'éloigner de la huche.... Il en est des hommes et des gouvernements, comme des notes de musiques. En haussant et baissant la clef, vous changez toute la gamme. Il y a donc à choisir entre les gammes politiques.... Nos philosophistes ne manquent pas de citer quelques lambeaux des coutumes anglaises, et de venir, armés de ce fumier infect, insulter impudemment les usages de leur patrie..... La vérité est ma maîtresse chérie.

RÉBUS.



L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU.